

Septembre 1999

Numéro: 57

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants de Maurice-Louis Alexandre Le Bris de Kerouach



Révérende Sœur Cécile Kirouac (00500)

Kérouac ✦ Kéroack ✦ Kirouac ✦ Kyrouac ✦ Kérouack ✦ Kirouack

Sommaire

Mot du président
- 3 -

Hommage à soeur Cécile Kirouac
- 4 à 29 -

Biographie de J.-Robert Kirouac
- 30 à 32 -

Bienheureuse Dina Bélanger
- 33 -

En provenance du Secrétariat
- 34 à 37 -

Recherche sur l'Ancêtre au Québec
- 38 à 41 -

Distinct Society, Breton Style
- 42 à 44 -

Visages du siècle
Frère Marie-Victorin
- 45 et 46 -

Conseil d'administration
- 47 -

LE TRÉSOR DES KIROUAC

Septembre 1999 No:57

Le trésor des Kirouac, bulletin de liaison de l'Association des familles Kirouac est distribué à tous ses membres.

Collaboration

Alain Bergeron
Jocelyne Kéroack
Jacques Kirouac
François Kirouac
Clément Kirouac
Céline Kirouac
Luc Pelletier

Dactylographie

François Kirouac
Clément Kirouac
Véronique Bergeron

Graphistes

Jean-François Landry
Raymond Bergeron

Traduction

Patricia Murphy-Kelley

Conception

Marie Kirouac
1135, Gustave-Langelier
Cap-Rouge, Québec
G1Y 2J6



Le Mot du Président

Certains lecteurs seront peut-être étonnés de ne pouvoir lire dans le présent numéro d'automne un compte-rendu de nos Fêtes annuelles qui se sont tenues à Warwick. Nous y reviendrons dans notre numéro de décembre et en voici la raison : depuis déjà un bon moment nous vous promettions la biographie de l'une des nôtres qui nous a fait grandement honneur à Québec, soit Sœur Cécile Kirouac, religieuse chez les Sœurs de Jésus-Marie de Sillery. C'est grâce à Marie Kirouac, responsable de notre revue, que nous avons pu obtenir toutes les confidences que vous lirez dans le présent article. Issue d'une famille de musiciens, il n'est pas étonnant que notre « cousine » fut baptisée Cécile, Ste-Cécile étant la patronne des musiciens. À la lecture de l'article, vous constaterez que le prénom ne pouvait être mieux choisi. Chez les Kirouac, la vie musicale a su s'allier à la vie religieuse, ce qui nous amène à penser que les valeurs sûres occupaient une place importante dans cette famille. Avec ses 92 ans, Sœur Cécile se déplace encore allègrement et nous avons pu la rencontrer lors de nos fêtes à Warwick en août dernier. Je vous laisse donc le plaisir de lire le récit de cette vie peu ordinaire tout en offrant à Sœur Cécile, au nom de l'Association des Familles Kirouac, nos meilleurs vœux de santé.

Word from the President

Perhaps some of our readers will be surprised that this bulletin does not include a report on our annual festivities that were held in Warwick. We will nevertheless cover the activities in our December issue; as promised for some time, we are including the biography of a family member, Sister Cécile Kirouac, a religious nun from the Congregation of the *Soeurs de Jésus-Marie* in Sillery, who has greatly honored us in Quebec. It is thanks to Marie Kirouac, responsible for the bulletin, that we obtained an account of Sister Cécile's life. Born in a musical family, it comes as no surprise that our "cousin" was baptized Cécile as St. Cécile is the patron of musicians. While reading the article, you will see that her name was most appropriate. In the Kirouac families, music was linked to the religious life and we may reflect on the high values that were an important part of this family. Being 92 years old, Sister Cécile still moves about easily and we had the opportunity to meet with her at our family gathering last August. Therefore, I hope you will derive pleasure from reading her extraordinary life story, as well as wishing Sister Cécile the best of good health on behalf of the Kirouac Family Association.

Hommage à Sœur Cécile Kirouac, religieuse de Jésus-Marie



Dans notre revue de juin 1997, nous vous annoncions notre intention d'écrire un article portant sur une femme qui a eu un parcours de vie plutôt exceptionnel. Pendant plus de 60 ans, Sœur Cécile Kirouac (00500) s'est consacrée au service du Seigneur dans la Congrégation des religieuses de Jésus-Marie. Ceux et celles qui ont eu la chance de la côtoyer savent qu'elle est une artiste dans l'âme, une créatrice aux doigts magiques, une organiste émérite, une pianiste de concert convoitée et enfin,

un excellent professeur de chant, de piano et d'orgue. Elle fait partie aussi de la belle lignée des Kirouac de Québec. Nous lui avons demandé de nous faire partager quelques bons moments de sa vie familiale, religieuse et artistique.

Dans un premier temps, laissons Sœur Cécile nous raconter les souvenirs qu'elle a de sa vie familiale.

Souvenirs de mon enfance

« Je suis née en 1907, à Québec dans la paroisse St-Roch, sur la rue St-François, près de l'église où mon grand-père était organiste. Les photos de mon enfance me rappellent de bien bons souvenirs : je me vois, ou entourée de beaux jouets, ou sur la rue St-Joseph avec maman, ou en visite chez mes grands-parents Bolduc et Kirouac... J'ai commencé mes études chez les religieuses au Couvent de la Congrégation de Notre-Dame, en face de l'église St-Roch puis à leur école à Notre-Dame du Chemin à la Haute-Ville. Ensuite, je suis allée chez les religieuses Ursulines de la rue du Parloir de 1916 à 1921 pour devenir pensionnaire au Couvent de Jésus-Marie

de Sillery de 1921 à 1927 où était la sœur de papa : Mère Marie-du-Rosaire (Alma Kirouac 00495) et leur cousine germaine, Mère Marie-des-Anges (Adelcie Kirouac 00574). Mes grands-parents Kirouac demeuraient sur la rue des Prairies à St-Roch, dans une grande maison où ils ont eu 21 enfants dont deux religieuses. Les parents de ma mère demeuraient sur la rue St-Joseph avec cinq enfants dont un prêtre.

J'aimerais ici vous raconter mes souvenirs, bons ou moins bons. Le premier date de 1911, lors d'une rencontre avec Sir Wilfrid Laurier, l'année de mes quatre ans. C'est dans les bras de mon grand-père Bolduc (qui accueillait les clients chez Myrand & Pouliot, vaste magasin à rayons de la rue St-Joseph) que j'ai offert une gerbe de fleurs au Premier ministre du Canada. Il circulait en voiture décapotable, face au magasin, au cours d'une visite officielle à Québec. Ce geste me valut, bien sûr, un baiser du célèbre visiteur. J'étais comblée, choyée.

Un jour du mois de décembre, j'allais magasiner avec maman quand je me suis arrêtée devant la vitrine du magasin à rayons Paquet ; je voulais une poupée. Maman me dit : « Il y en a de semblables au magasin de papa, il t'en donnera sûrement une ». Ne voulant rien entendre, je m'écrasais sur le trottoir, je

criais fort, je voulais la poupée... c'était celle-là et pas une autre. Heureusement à ce moment-là, un bon monsieur s'est offert gentiment à me prendre dans ses bras pour m'emmener à la maison. La première chose que fit maman, fut de me préparer à me mettre dans ma couchette...

Vous imaginex mes pleurs et mes cris. Lorsque papa est arrivé pour le dîner, j'ai bien essayé de lui tendre les bras mais lorsque maman lui eut appris la petite aventure, il m'a grondée à sa façon en me disant de cesser de pleurer. Maman, Alice Bolduc, était une femme à la fois douce et ferme, aussi veillait-elle à ne pas satisfaire tous mes caprices.

La période de Noël occupe une place très importante dans mes souvenirs d'enfance. Quand j'allais magasiner avec maman, nous allions presque toujours visiter grand-mère Kirouac et tante Graziella, la sœur de papa (00508), qui se tenaient presque toujours dans la grande salle de couture où elles fabriquaient des « bas de Noël » pour le magasin J.-A. Kirouac, sous la délicate surveillance de grand-père qui, retraité, aimait bien aller jeter un coup d'œil au magasin de temps à autre. Dans ce temps-là, le commerce comptait deux départements : celui des jouets importés et celui des livres. Je me souviens des voyages que mon père, un homme d'affaire très avant-gardiste, faisait en Allemagne pour effectuer les achats. À

cette époque, il y avait des réunions de familles à Noël et au Jour de l'An. Pour l'occasion, grand-mère Kirouac, Amanda Lemieux, (00494) envoyait porter un gros carton de surprises aux familles de tous ses enfants. C'était sa « guignolée » : dinde, bouteille de vin, friandises, etc. Quel cœur d'or avait cette grand-maman !

Traditionnellement, maman recevait toujours à Noël... avec un beau sapin rempli de petits cadeaux offerts par « Santa Claus ». Craignant que je détériore, avec mon « pianotage », le beau piano à queue Kravick & Bach de New York, que papa avait offert en cadeau à maman pour son premier Noël après leur mariage, mon père m'avait acheté un gros piano droit (j'avais 4 ans), qu'il avait fait placer dans la cuisine. Quelques années plus tard, j'ai eu la joie de recevoir le superbe piano à queue de maman, dans mon studio à Sillery, à côté de celui de Mère Sainte-Cécile-de-Rome. Hélas ! Les deux ont brûlé dans l'incendie du Couvent en 1983. Au Jour de l'An, les familles Kirouac se rendaient en carriole chez grand-père Kirouac, rue des Prairies, pour la bénédiction, le dîner et le concert des artistes, pianistes, violoniste, violoncelliste, flûtiste, chanteurs, etc. La bénédiction dans la chambre du grand-père, Joseph Arthur, (00494) comportait une cérémonie très émouvante. Famille

par famille, à la queue leu leu dans le couloir, nous allions nous agenouiller aux pieds du grand-père pour recevoir sa bénédiction, demandée par papa, l'aîné des enfants. Tout autour de la chambre, dans le profond silence, nous recevions ensuite les souhaits de notre aïeul pour la nouvelle année... avec pour chacun de nous, une enveloppe bien garnie. Dans une pièce voisine, les plus petits s'amusaient déjà avec poupées, camions, blocs de construction, etc. que nous venions de recevoir en cadeau. Suivaient des effusions de joies et des souhaits affectueux entre nous... avant de prendre une coupe pour trinquer à la nouvelle année.

À chaque dimanche de l'année, grand-mère Kirouac invitait ses enfants à venir prendre le dîner et cela demeure pour moi un souvenir inoubliable. Cette grande résidence comptait deux salles à manger : l'une pour les grandes personnes, l'autre pour les enfants. Il fallait répondre à l'invitation le vendredi afin de permettre à tante Graziella d'aller acheter les victuailles, entre autres, les fameuses pâtisseries de chez Vaillancourt, aujourd'hui propriétaire des restaurants Marie-Antoinette. J'aime aussi me remémorer les visites que nous faisions à la grand-mère de papa, Marie-Julie Hamel, (00474) que nous aimions bien voir avec son petit bonnet blanc et, après une bonne bise, recevoir un dix sous

qu'elle prenait dans un petit plateau destiné à ses petits-enfants.

L'arrivée au monde de mon frère Robert en 1914 constitue l'événement qui a le plus bousculé ma vie. Parce que j'avais été sage, papa me promet un jour une belle poupée qui allait chanter et parler. Par la même occasion, il m'apprenait que nous irions demeurer à la Haute-Ville, rue Salaberry, et que je devrais aller rester avec grand-mère Bolduc durant le mois que durerait le déménagement. Mon anniversaire étant le 21 juin, quelle ne fut pas ma surprise de voir, le 13 juin, dans ma nouvelle chambre, une couchette dans laquelle dormait un vrai bébé... et maman dans son lit. J'ai pleuré, pleuré et demandé à maman de le renvoyer ... mais ce ne fut pas long que le petit Robert est devenu mon plus beau jouet car il a tellement embelli ma vie, nous avons besoin l'un de l'autre.

Voici un autre souvenir cocasse de mon enfance : vers 10 heures, un bon matin, mon enseignante que j'aimais beaucoup, inquiète que je ne sois pas en classe, téléphone à maman pour savoir si j'étais malade. « Elle est partie de très bonne heure comme d'habitude », répondit maman qui, très inquiète, avertit la police, laquelle me retrouva à l'Avenue du Monument des Braves, cueillant des tulipes dans un parterre privé. « Que fais-tu là, ma petite ? Tu

ne vas pas à l'école ce matin ? - Je cueille des tulipes pour ma maîtresse ». Sans un mot de plus, le policier m'amena à l'école. De retour à la maison, maman eut ces paroles : « À l'avenir, Cécile, il faudra toujours demander la permission avant de prendre ce qui ne t'appartient pas. »

Après la classe, alors que j'étudiais au Couvent des Ursulines, rue du Parloir, j'aimais aller faire mon tour au magasin de mon grand-père J. A. Kirouac, situé Côte de la Fabrique. J'avais souvent besoin de quelque chose. J'ose dire qu'à ce moment-là, je croyais peut-être que le magasin m'appartenait ! Voilà qu'un soir au dîner, à ma grande surprise, papa avait déposé dans mon assiette, une note du magasin J. A. Kirouac. Sans qu'il ne dise mot, à son regard, j'avais tout compris. J'avais à payer cette facture, vous le pensez bien. Alors, papa me dit que désormais je devrais aller lui demander la permission au bureau lorsque j'aurais besoin de quelque chose. J'avais parfois l'idée de faire des petits cadeaux à mes amies, jusqu'à cinq dollars pour leur fête. Quand j'allais au magasin, c'était toujours une grande joie lorsque je rencontrais monsieur Gustave Gagnon, professeur de piano de maman. Bien que maman n'ait pas eu plusieurs élèves de piano, je sais qu'elle a enseigné à Bernadette Létourneau, l'amie de Dina

Bélanger ; elle l'a suivie durant neuf ans, jusqu'à son Lauréat pour la confier ensuite à monsieur Arthur Bernier, organiste à l'église St-Jean-Baptiste. C'est par lui que Bernadette est devenue organiste à Jacques-Cartier et a fait la connaissance de Dina Bélanger, résidente de cette paroisse. Personne dévouée et charitable, maman s'est occupée activement de la Société St-Vincent-de-Paul dans la paroisse St-Dominique, où nous sommes demeurés après avoir quitté la rue Salaberry. Sollicitée pour fonder cette même société dans la paroisse Jacques-Cartier, c'est avec succès qu'elle réalisa ce défi.

Vers l'âge de 19 ans, soit dans les années vingt, j'ai eu le privilège de conduire l'automobile de papa. Un jour en retournant à Neuville, où nous passions l'été, j'ai eu un accident. En tournant à gauche pour sauver mon foulard, j'ai frappé un garde-fou, ce qui m'a exempté de tomber dans une rivière ; ce faisant, j'ai arraché le marchepied et une roue pour revenir dans le droit chemin. C'est alors qu'un camionneur m'a demandé s'il y avait des blessés. « Oh non, mais la voiture ! ... » Il m'a déposé à la première maison afin que je puisse téléphoner à mon père à Québec. « Es-tu blessée, me demanda-t-il ? - Pas du tout, papa, mais la voiture, oh ! là ! là ! - J'aime mieux payer le garage que l'hôpital, me répondit-il. » Quel bon

papa c'était, malgré la fierté qu'il avait pour sa belle voiture.

En 1932 au terme de mon séjour aux États-Unis, j'entrepris avec mon frère Robert, un voyage en Europe, cadeau offert par nos parents. C'est à bord de l'Empress of Britain que nous sommes partis de Québec pour mettre le pied en terre française à Cherbourg. Outre la France, nous avons visité la Suisse et l'Italie où nous avons eu le bonheur d'être reçus en audience par le Pape Benoît XV. Mon frère et moi étions seuls pour assister à la messe de cinq heures du matin à la grotte des apparitions de la Vierge à Lourdes. Le beau soleil levant miroitait dans le Gave, quelle beauté exaltante ! Un soir vers 9 heures, au cours d'une ballade dans St-Malo, « beau-port-de-mer », deux jeunes s'informent d'où nous sommes. « Certainement pas de St-Malo, puisqu'il n'est pas permis à une jeune fille d'être dehors à pareille heure ». De nombreux autres souvenirs demeurent de cet extraordinaire voyage où j'ai pu connaître un peu des vieux pays. À mon retour, en souvenir de mon passage à Lourdes, j'ai mis en musique le « Je vous salue Marie, de Lourdes » que j'ai dédié à la Chorale du Rosaire, en souvenir de toutes les joies vécues dans ce cœur.

J'aimerais souligner ici l'attachement particulier que j'ai pour le

Frère Marie-Victorin, Conrad Kirouac (00575), cousin germain de mon père, scientifique reconnu par son livre « La Flore Laurentienne » et par la fondation du Jardin Botanique de Montréal. Je l'ai rencontré à deux reprises : lors d'un rassemblement de la famille de Mère Marie-des-Anges, dont c'était le frère et à l'occasion d'une de ses visites à Jésus-Marie où il était venu admirer le « Petit Jardin Botanique » des jeunes du primaire. Ces élèves apprenaient à cultiver et ce selon le mouvement qu'il avait proposé, soit celui d'avoir des jardins dans les écoles afin de développer leurs connaissances en agriculture. Même si je l'ai peu fréquenté, j'ai l'impression de le connaître assez bien, par le journal, sa correspondance, les nombreux films documentaires sur l'homme et son œuvre, par sa sœur, etc. Homme de foi, animé d'un grand amour de la nature, il ne manquait jamais de souligner la main du créateur dans ses œuvres. C'est indirectement que j'ai collaboré à la réalisation du livre « Confiance et combat » (Publié en 1969, Éditions Lidec inc., Montréal), écrit par le Frère Gilles Beaudet qui voulut publier une partie de la correspondance du Frère Marie-Victorin, après avoir obtenu son doctorat en littérature à la Sorbonne. Mère Marie-des-Anges, conservatrice des précieuses lettres de son frère, craignant une perte possible par la poste, me

chargea de la mission de les remettre en main propre au Frère Beaudet, à Montréal ; je fis donc le voyage à titre de courrier spécial. Par la même occasion, le Frère eut l'idée de me demander d'harmoniser deux de ses mélodies sur des poèmes d'Émile Nelligan, ce que je fis avec joie pour ce confrère du frère Marie-Victorin ».

Mon entrée en religion

Citant l'Évangile, Sœur Cécile nous dit ceci : « Un jour, Jésus dit à Nicodème : Ne sois pas étonné si je t'ai dit qu'il vous faut naître. Le vent souffle où il veut, mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né du souffle de l'Esprit. » Comme toute jeune fille, il fut un jour où j'ai eu à prendre une grande décision. Étais-je appelée à la vie religieuse ou au mariage ? Il me fallait le souffle de l'Esprit pour en décider. Au soleil levant, un bon matin, je décidai d'aller à mon « Alma Mater » où je rencontrai dans le couloir la Supérieure des religieuses qui demanda à brûle-pourpoint quand j'allais entrer au noviciat. Très surprise et ne la connaissant que de vue, je lui réponds sans hésiter : « Ne croyez-vous pas, ma Mère, que dans la vie matrimoniale, il y a autant de mérite que dans la vie religieuse ? » La question de la Supérieure m'avait quand même

bouleversée profondément. Aujourd'hui, pourquoi faire ce récit ? Parce que je crois qu'il peut parfois nous arriver de dire des paroles saisissantes qui peuvent devenir grâce, avec l'Esprit de lumière et de foi. Au souvenir de cette rencontre, cette religieuse a beaucoup souffert et beaucoup prié afin que je ne perde pas ma vocation à cause d'elle. Aujourd'hui, je lui dois une reconnaissance éternelle. À ce moment-là, j'avais deux prétendants et commençais une neuvaine à Notre-Dame du Sacré-Cœur au sanctuaire de la rue Ste-Ursule, en compagnie de l'un d'eux, pour connaître la volonté de Dieu. Quelques jours plus tard, lors d'une rencontre, cette fois avec mon ancien professeur de piano qui ignorait tout de mon questionnement, celui-ci m'apprend que le Seigneur a dit à Mère Sainte-Cécile-de-Rome, que j'avais la vocation religieuse. Surprise inoubliable ! Ce fut vraiment un appel probant pour moi et, sans hésiter, je me rendis voir le Père Martin, curé de ma paroisse à Saint-Dominique. Providentiellement, il était au presbytère. « Père, je viens vous demander la faveur d'annoncer à papa et à maman que j'ai décidé d'entrer au Couvent de Jésus-Marie demain soir. »

Je lui raconte le pourquoi de ma décision « subito presto » et le message du Seigneur à Dina.

- Mais, Mère Sainte-Cécile-de-Rome n'est pas encore béatifiée, ce n'est pas un

article de foi, et puis te connaître comme je te connais, en amour, tu n'y resteras pas une semaine. La plaie au cœur de ta maman broyée par le départ de Robert chez les Pères Blancs d'Afrique, il y a deux mois, n'est pas encore fermée.

- Père, c'est décidé, j'entre demain.

- Je ne peux pas annoncer une telle nouvelle à tes parents.

Dans mon for intérieur, je me disais que c'était bien moi qui savais si j'étais en amour ou pas. Ma réponse à cet appel, je la ressentais et la ressens toujours comme un oui sans retour, ressemblant à celui de Marie à l'Ange Gabriel. Quelle grâce insigne ! Le lendemain matin, premier vendredi du mois, après la messe, j'apprends la grande nouvelle à maman qui a d'abord pensé que j'étais moins bien que d'habitude et peut-être que je perdais la tête. Sans ne rien comprendre de mon attitude, elle alla téléphoner à papa au magasin pour lui apprendre cette stupéfiante nouvelle. Ayant la voiture pour la journée, conduite par l'Esprit de lumière, j'allais ici et là, sans prendre conscience de mon agir plus que nécessaire, sans même m'émouvoir des larmes de ma mère que je n'avais jamais vue pleurer de ma vie. Au souper, seule avec papa... une phrase lui échappe : « Je suis comme le saint homme Job, Dieu m'avait tout donné et Il m'enlève tout ». Pendant qu'en haut, les sanglots de maman tombaient en cascades

dissonantes sur les marches de l'escalier, j'arrosais de mes larmes, une salade au poulet. Aujourd'hui, à 92 ans, en écrivant ces lignes, ce sont des larmes d'amour qui accompagnent mes inexprimables sentiments... quelle dette de reconnaissance aurai-je à jamais à l'égard de toutes les personnes qui ont prié pour ma vocation ! St-Pierre doit avoir enregistré là-haut leurs noms dans mon livre de compte sans oublier les intérêts... Et vers huit heures, je quittais la maison avec papa et maman, en conduisant la voiture pour une dernière fois, jusqu'à Jésus-Marie. Que penser de leur retour à la maison sans leur Cécile qu'ils aimaient tant ! Quelle reconnaissance je dois à ces chers parents pour l'éducation et l'amour dont ils m'ont comblée ! Puisse notre Père Éternel les glorifier à jamais en mon nom.

Si j'accepte aujourd'hui de raconter l'histoire de ma vocation, c'est pour confirmer l'authenticité du message de Notre-Seigneur livré à la bienheureuse Dina à mon sujet. À mon entrée au Couvent, en cette soirée du 3 novembre 1933, je fus accueillie par Mère Saint-Omer-de-Luxeuil à qui j'avais communiqué le déroulement de cet événement fortuit le matin, lui assurant de mon entrée vers huit heures en lui demandant d'être là à mon arrivée et d'en garder le secret. Ce fut ainsi une nouvelle surprise de faire demander au

parloir la maîtresse des novices et Mère Marie-des-AnGES, cousine germaine de mon père. Vous imaginex l'explosion de joie de ces bonnes mères.

Après le départ de mes parents, Mère Ste-Élisabeth, maîtresse des novices, m'amena à la chapelle du noviciat, puis à la chambre qu'avait occupée Dina à la fin de sa vie. Le lendemain, elle me conduisit à la chapelle de l'Infirmier et après la messe, au déjeuner, toute la communauté salua par des applaudissements, l'arrivée de la 33^e postulante qu'on avait désirée à l'occasion du Jubilé. Le postulat terminé, j'ai pris l'habit le 12 février 1935. C'est alors que l'on m'a donné le nom de Mère St-Robert-Marie (nom de mon frère) ayant comme patron St-Robert Bellarmine. Décomposé en « bel-art-main », je voyais là une confirmation du choix de mon art. Un an après ma prise d'habit, le 13 février 1936, j'ai fait profession et prononcé mes vœux. Conformément aux décisions du Concile Vatican II, j'ai repris mon nom civil en 1966. Le Concile a également permis aux religieuses de sortir dans le monde, d'aller visiter leurs familles, de les secourir quand elles étaient dans le besoin, par exemple. Il faut aller vers le monde, nous recommande l'Église aujourd'hui. »

Ma carrière professionnelle

« Bien que l'on dise qu'à l'âge de 3 ans, je jouais des petits airs au piano, c'est au Couvent de St-Roch, chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame que j'ai commencé à prendre des leçons et continué à leur école de Notre-Dame du Chemin à la Haute-Ville.

Ensuite, devenant demi-pensionnaire chez les Ursulines, de 1916 à 1921, j'ai eu Mère Ste-Agathe comme professeur de piano qui m'a préparée pour le diplôme Supérieur à l'Académie de musique de Québec. Étant quelque peu nerveuse à cet examen, après avoir joué : Marche mignonne de Poldini, Monsieur Arthur Bernier, qui était le juge, est venu au piano regarder la pièce que j'avais jouée de mémoire, me demandant si elle m'appartenait. Il me l'a fait recommencer en la mettant sur le lutrin. En prenant conscience que je l'avais transposée, je me mis à pleurer. « Mais non, ma petite, il ne faut pas pleurer, tu ne seras pas défavorisée pour autant, au contraire ». J'ai eu une très belle note qui a dû faire bien plaisir à mon professeur, pour m'avoir dit qu'elle me montrerait la harpe en septembre. Cet événement n'a pas surpris maman, car il lui arrivait parfois de me dire à la maison quand elle récitait son chapelet : « Veux-tu jouer ton morceau dans le bon

ton, tu m'empêches de prier ». C'est que maman avait le diapason naturel.

Après avoir terminé mon cours chez les Ursulines, mes parents ont décidé de me mettre pensionnaire au Couvent de Jésus-Marie à Sillery. J'y suis donc entrée en septembre 1921 et y suis demeurée jusqu'à juin 1927. En parallèle avec mes études classiques, je poursuivais ma formation en piano. Entrée pensionnaire à Jésus-Marie, j'ai eu dès ma première année Bernadette Létourneau comme professeur de piano. Elle était postulante à l'été, et avait été l'élève de maman pour le piano pendant neuf ans. Je me demande encore si c'est la raison pour laquelle je suis entrée pensionnaire à Sillery pour devenir son élève ou davantage, parce qu'elle était allée parfaire ses études musicales au Conservatoire de New York. Pendant l'année canonique de Bernadette, au cours de mes six années à Sillery, j'ai eu un autre professeur : son amie Dina Bélanger, Sœur Cécile-de-Rome, professeur au Couvent de St-Michel de Bellechasse, est venue nous enseigner. De 1927 à 1933, ma principale occupation étant la musique, je me suis engagée dans diverses activités telles que concerts, récitals, etc.

Au Club Musical des dames, je fus invitée en récital conjoint, d'abord avec madame Madeleine Monnier, violoncelliste de Paris, et avec madame

Esther Dale, violoniste américaine. Au Club Musical, j'ai aussi accompagné mon frère Robert, alors élève de monsieur Robert Talbot, dans un mouvement du Concerto pour violon de Bériot. Robert suivait les traces de mon père, Ernest (00499), violoniste reconnu à Québec... et un des fondateurs de l'Orchestre symphonique de Québec en 1903. Au Séminaire de Québec, j'ai joué en intermède musical au cours d'une conférence « Bachelières et cuisinières » donnée par le Père M. A. Lamarche, dominicain. Ayant été une pionnière du Poste C H R C, j'ai souvent joué comme pianiste en solo ou comme accompagnatrice - on pouvait me convoquer à une heure d'avis pour un intermède musical. Plusieurs musiciens à Québec répondaient à l'invitation pour de semblables prestations. Dans le même ordre d'idée, j'ai eu à composer la musique des messages publicitaires, par exemple pour Pony Brand en chantant les qualités du café, de la gelée, du sirop doré...

J'ai aussi organisé une série de concerts en direct des œuvres d'auteurs canadiens, de Québec entre autres, Raoul Vézina (Mosaïque), Omer Létourneau, Henri Gagnon, Georges-Émile Tanguay de Montréal avec des interprètes bien appréciés comme Rodolphe Plamondon de Montréal et de Québec, Edwin Bélanger, Gilbert

Danisse et d'autres bons musiciens pour assurer un petit orchestre et une petite chorale. Un souvenir inoubliable : un été, notre beau baryton Louis Gravel, à Paris pour se ressourcer, reçoit un contrat pour un concert à Springhill aux États-Unis. Il s'empresse alors de me rejoindre par télégramme, à Neuville pour m'avertir de son arrivée. Après avoir préparé un beau programme de pièces en différentes langues, billets en mains, nous prenons le train à Lévis pour cette destination inconnue. Rendus à Valley-Fonction, on vient nous chercher en voiture pour nous déposer au presbytère... Springhill, Mégantic, où nous constatons qu'il s'agit d'un endroit peu habité... nous pensions aller dans une importante ville des États-Unis. Le curé nous propose de souper pendant que l'on déménagera le piano dont une pédale brisée est remplacée par une langue de bottine. L'éclairage est assuré par des lampes à l'huile. Stupéfaits, nous décidons sur-le-champ de modifier notre programme composé de pièces en allemand, espagnol, anglais et français par des pièces plus simples, soit nos pièces de rappel. Environ 100 personnes assistaient à ce concert fort surprenant pour nous. Le gros cachet attendu s'est avéré modeste, nous avons bien ri de cette aventure.

J'ai donc eu la faveur d'apprendre « Le rêve d'amour de Liszt » avec Dina

Bélanger. Loin de soupçonner son intimité avec le Seigneur qui me préparait une surprise pour l'avenir, qui fût un autre rêve d'amour inimaginable à ce moment-là. Les beaux souvenirs de ces années de bonheur au pensionnat m'ont sûrement façonnée pour la vie religieuse. Revenue avec Mère St-Omer-de-Luxeuil, elle m'a préparée pour mon diplôme d'enseignement à l'Académie de Musique, sans que je ne cesse d'étudier pour obtenir mon certificat d'études classiques. C'est à cette époque que j'ai eu l'avantage de prendre des cours d'été avec une pianiste chilienne : Madame Rosita Renard - prix du Conservatoire de Berlin et récipiendaire du prix Stern - qui passait les vacances d'été à la Pension des Dames à Sillery. Les études à Jésus-Marie terminées, j'ai continué le piano avec madame Berthe Roy qui habitait le Château St-Louis sur la Grande Allée, et qui m'a préparée aux épreuves du prix d'Europe en 1928. Par la suite (1932-1933), c'est au Conservatoire de musique de New York au Julliard School of Music que j'ai enrichi mes connaissances et développé des habiletés en musique. Pendant cette année d'études, j'ai eu la chance de demeurer à la pension des Dames chez les religieuses de Jésus-Marie, sur la 14^e rue, maison qui a accueilli bon nombre de canadiennes.

Avec Robert Talbot, musicien chevronné, que l'on ne peut oublier, ayant été professeur, directeur à l'école de musique à l'Université Laval, directeur de la Symphonie de Québec, violoniste, compositeur et ami, j'aimais beaucoup faire de la sonate. Une fois la semaine, le matin, j'allais à sa résidence à Québec où nous travaillions durant deux bonnes heures. En été, de Ste-Pétronille, Ile d'Orléans où je passais l'été, c'est au Couvent des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Laurent, que j'allais le rejoindre. Nous nous régaliions alors des œuvres de Frank, de Fauré, etc. Avant d'entrer au Couvent, je lui ai composé et dédié une œuvre : « Souvenirs », que je lui ai offerte le 27 février 1933, en reconnaissance des belles heures nourries par la musique. En mars 1999, j'ai retrouvé aux Archives de l'Université Laval, l'original, « unique copie de l'auteur » de cette œuvre que je n'avais jamais revue depuis 1933. C'est grâce à Marie Kirouac (00840) qui, en quête de souvenirs à mon sujet s'était rendue aux Archives pour y faire cette heureuse découverte.

Dès après mon entrée en religion, j'ai entrepris des études d'orgue avec Mère St-Omer-de-Luxeuil, organiste. J'ai obtenu mon baccalauréat en orgue de l'Université Laval et suis devenue organiste à la Maison Provinciale après le décès de Mère St-Omer-de-Luxeuil en

1971. À la même université, j'ai acquis une maîtrise en chant grégorien et suivi les cours de licence en musique sans avoir le temps de rédiger ma thèse. Par ailleurs, j'ai eu maintes fois l'occasion de parfaire ma formation musicale, surtout à Paris. J'ai enseigné le piano, le chant et l'orgue durant cinquante-deux ans, dirigé des chorales et assumé la direction de l'enseignement de la musique pendant plusieurs années. Un intermède m'a conduite à Beauceville où, partie pour un mois à l'École Normale, j'y suis demeurée quatre ans. Parmi mes très bonnes élèves de Beauceville, plusieurs font leur marque dans l'enseignement de la musique après avoir obtenu leurs qualifications à l'Université Laval. Soeur Rachel Fournier est directrice des élèves de musique à Sillery ; Soeur Pauline St-Hilaire, organiste, a fondé l'École de musique du Couvent de Jésus-Marie de Lauzon, dont la réputation n'est plus à faire sur la rive sud de Québec ; Soeur Georgette Cantin qui, avant de devenir infirmière enseigna le piano ; Thérèse Lacombe, gagnante d'un concours régional à Beauceville a eu par cet honneur la possibilité de poursuivre des études de maîtrise à Vincent d'Indy et d'occuper un important poste de superviseur à Radio-Canada pour le choix des artistes.

Après ces quatre années à Beauceville, je suis revenue à Sillery en

1946 où j'ai poursuivi ma vie d'enseignante en musique. J'y ai retrouvé Mère Marie-des-Ange, qui avançait en âge. C'est surtout durant les dernières années de sa vie que je l'ai accompagnée ; comme elle était presque immobilisée, je pouvais mieux répondre à ses besoins en ayant ma chambre à proximité de la sienne. Cette relation étroite m'a permis de bien connaître cette grande éducatrice. Après son décès en 1967, un repos s'imposait pour moi, on m'envoya en année sabbatique à Paris. Faire le plein d'énergie dans un milieu culturel aussi riche que celui de la capitale française, m'a permis de vivre des expériences précieuses pour la suite de ma mission. Outre les visites de musées, les concerts, j'ai eu la chance de côtoyer quelques personnalités du monde musical dont madame Martenot, pianiste, reconnue pour sa méthode pédagogique appliquée à l'art du piano et du dessin. C'est à l'École d'arts Martenot à Neuilly, où j'allais la rencontrer, que j'ai pu profiter de ses cours de groupes portant sur sa méthode d'enseignement du piano pour débutants (élémentaire) jusqu'à l'écriture contemporaine. Unique de délicatesse, d'accueil et de profondeur de sentiments, cette grande artiste avait déjà séjourné à Québec pour promouvoir sa méthode ; elle a même enseigné à Jésus-Marie et à l'Université

Laval. Décédée en 1998 à l'âge de 95 ans, elle demeure inoubliable pour moi.

J'ai eu aussi la chance de suivre des cours d'orgue avec Jean Langlais, un aveugle, organiste à Ste-Clotilde à Paris, connu pour ses compositions sur des thèmes grégoriens et son grand talent d'improvisateur. Un autre grand organiste et maître de l'improvisation m'a fait passer de beaux moments, il s'agit d'Olivier Messaen que j'allais entendre à l'église de la Trinité. À l'Institut catholique de Paris, centre privilégié de la culture religieuse, j'ai eu l'avantage de prendre des cours d'orgue avec monsieur Courboin, spécialiste interprète de Bach. Mes activités dans la capitale française m'amenant à de fréquents déplacements, j'en suis venue à développer une facilité, une hardiesse même, à circuler dans des endroits très achalandés. C'est ainsi qu'en octobre 1968 en compagnie de ma nièce Micheline (00502), fille de mon frère Robert, à qui je tenais à faire visiter Paris et ses beautés, nous nous sommes retrouvées en plein cœur d'une émeute où les bombes lacrymogènes des agents tentaient de neutraliser la révolte et nous nous en sommes tirées saines et sauves. Une dizaine de jours auparavant, j'avais eu l'avantage de la rejoindre avec mon frère Robert à Madrid, où nous étions au plus fort des émeutes, pour passer une semaine à voyager à travers l'Espagne et

coucher chaque soir dans nos couvents. J'ai aussi eu l'avantage de voyager une semaine avec Mère Ste-Agnès, tantôt en Belgique, tantôt en Suisse, où j'ai pu visiter et enrichir ma connaissance de l'Europe.

De retour à Québec, après trois belles années à l'étranger, c'est avec enthousiasme que j'ai repris l'enseignement et plusieurs occupations connexes à la musique par lesquelles je désirais jouer un rôle apostolique. Pour répondre à la demande des Pères Assomptionnistes, j'ai accepté d'être organiste au Montmartre Canadien, en remplacement du Père Van der Meschen, et ce pendant 6 ans à la messe de 11 heures le dimanche.

L'année 1983 fut particulièrement éprouvante en raison de l'incendie de notre couvent, le 13 mai. J'y ai perdu toute ma musique, les partitions manuscrites de Dina Bélanger, son piano à queue, celui de maman, une trentaine d'autres pianos, toutes mes photos de famille, de même que les fameuses lettres du frère Marie-Victorin, etc. C'est, dispersées dans divers lieux de résidence que les religieuses ont survécu à cette terrible épreuve. Pour ma part, je fus accueillie à la Fédération des Augustines du Chemin Saint-Louis où je suis demeurée durant vingt-deux mois, jusqu'à la fin de la construction du nouveau Couvent. J'ai touché l'orgue

aux principaux offices et participé à la vie communautaire de ces religieuses. Un souvenir touchant de cette époque me revient à la mémoire : après le feu, Madame Smith Roy, présidente du Club musical des dames pendant quelques années, m'a fait don de son piano Mason & Rich, ce que j'ai accepté avec une profonde reconnaissance.

En 1989, les Augustines me demandèrent de composer une cantate pour souligner le 350^e anniversaire de l'arrivée des missionnaires à Québec, dont Mère Ste-Catherine-de-St-Augustin, leur fondatrice. Sur des paroles de Sr Thérèse Bergeron, o.s.a., je me suis mise à l'œuvre et j'ai composé la cantate en guise de reconnaissance envers ces Sœurs si accueillantes. La première interprétation fut donnée à la Basilique Ste-Anne-de-Beaupré pour le grand rassemblement des religieuses augustines organisé pour souligner l'anniversaire de l'arrivée de leurs missionnaires. C'est à l'audition de cette cantate que Sr Jeannine Bélanger, conseillère provinciale, m'a suggéré de l'utiliser pour Dina Bélanger avec d'autres paroles... qui ont été composées par Sr Charlotte Genest. Et cette cantate a par la suite inspiré nos Mères de me demander de composer une messe en prenant les thèmes des différentes parties, dans la pièce Ricordanza de Dina, pour piano. Le 20 mars 1993, elle

a été chantée, à l'occasion de la béatification de Dina, à l'église des Saints-Martyrs canadiens à Rome. À Québec, c'est le 6 juin qu'eut lieu la première de la messe Ricordanza en l'église Jacques-Cartier, paroisse où elle a fait sa première communion. À cette messe du 6 juin 1993, la cantate a été chantée à la communion, en action de grâce pour la béatification de Dina et la canonisation de Claudine Thévenet.

C'est aussi en 1993 que j'ai mis en musique un poème de Dina intitulé « À notre Mère Fondatrice », trouvé dans une autobiographie reçue en cadeau le surlendemain du feu en mai 1983. Dépouillée que j'étais, c'est avec bonheur que j'ai parcouru cet écrit ; en lisant le poème, j'eus l'inspiration d'une mélodie notée sur le fait, brouillon conservé miraculeusement, à ne pas oublier. Beaucoup plus tard, en 1993, dix jours avant la canonisation de Claudine Thévenet, j'ai retrouvé providentiellement le brouillon de dix ans, certainement voulu par Dina. En l'apercevant, j'ai senti qu'elle voulait avec ses Sœurs de Jésus-Marie rendre hommage à Mère Claudine. Joyeuse et sans tarder, je fis part de ma trouvaille à Mère Provinciale, Sœur Jeannine Bélanger. Dans sa grande surprise, elle envoya un fax à Sœur Irène Légère, conseillère générale à Rome, qui répondit promptement être heureuse de

donner suite au projet. Elle proposa de communiquer avec Sœur Annette Haché au Nouveau-Brunswick qui pourrait chanter cette mélodie au concert du soir en la chapelle. De mon côté, je me hâtai d'harmoniser cette mélodie que j'intitulai : « Honneur à toi, Ô Mère Fondatrice » et l'acheminai à Sœur Haché, ainsi qu'à Sœur Pauline St-Hilaire qui serait son accompagnatrice à Rome.

En 1995, c'est par sa « Réverie sur le Saguenay » que notre Bienheureuse musicienne me rencontrait encore. Quelle joie ! En 1920, Dina accompagnée de son amie Bernadette Létourneau, effectua un voyage à Chicoutimi et par la même occasion, une croisière sur le Saguenay. Monseigneur O. Cloutier qui les avait emmenées là-bas, demanda alors à Dina de composer une pièce, en souvenir de ce voyage, à l'intention de ses parents et amis. C'est ainsi qu'elle écrivit le 20 avril 1921 : « Réverie sur le Saguenay » avant d'entrer, en août suivant, chez les religieuses de Jésus-Marie à Fillery. En 1938, année du centenaire du diocèse de Chicoutimi, une jeune demoiselle, âgée de 18 ans, interpréta cette mélodie, lors d'un concert gala, diffusé à Radio-Canada. En 1939, cette jeune fille devenue Madame Martin après son mariage, et mère de neuf enfants, est venue demeurer à Québec. En 1995, en faisant l'inventaire de sa musique, elle trouva cette pièce

manuscrite qu'elle avait jouée à Chicoutimi à 18 ans, et fut très impressionnée. Sans retard, elle s'informa auprès de son ancien professeur, Sr Dionne, religieuse du Bon Pasteur. Heureuse de lui apprendre que Dina Bélanger, l'auteur de la Réverie, était Cécile-de-Rome, religieuse de la Congrégation de Jésus-Marie qui avait été béatifiée. Elle lui donna mon nom et ce fut une joie indicible de nous rencontrer et pour nous d'avoir ce « trésor » n'ayant de Dina que Ricordanza et les cloches de l'Abbaye. L'exemplaire de Madame Martin est une copie de Mère St-Omer-de-Luxeuil au Père L. Tremblay, o.m.i. organisateur des fêtes du centenaire en 1938. Cette pièce, un souvenir de l'expression des sentiments les plus profonds de l'âme de Dina, nous révèle peu à peu sa mystique.

Nous devons une sincère reconnaissance à cette dame pour la gloire de Dieu et de notre Bienheureuse Dina. La première page de cette œuvre est très intériorisante et je l'ai adaptée pour l'orgue et le violon. J'ai pensé que Dina me l'avait envoyée pour que je puisse la jouer au Cœur Eucharistique en son nom et au nom de ceux qui viennent où elle repose en notre chapelle. Des pèlerins qui viennent prier à son tombeau dans notre chapelle me demandent souvent de jouer cette mélodie en souvenir de notre mendiante d'Amour.

Cette adaptation est maintenant disponible, écrite à l'ordinateur, ainsi que la copie de l'original de la pièce de piano ».

Merci à Sœur Cécile Kirouac qui a bien voulu accepter de remonter dans le temps pour nous dévoiler quelques uns de ses souvenirs. Merci aussi à Céline Kirouac (00563), la nièce de Sœur Cécile, pour sa grande collaboration dans la cueillette et la rédaction des souvenirs de notre héroïne.

En ce qui concerne notre Association, tous se rappellent que c'est Sœur Cécile Kirouac qui a touché l'orgue lors de la messe qui marqua l'ouverture de notre première rencontre, le 16 août 1980, à l'église de L'Islet-sur-Mer. Puis on la retrouve encore au banc d'orgue à Cap-St-Ignace le 5 septembre 1982, de même qu'à Québec à l'église Notre-Dame-des-Victoires le 3 août 1986. La présence de Sœur Cécile fut aussi remarquée lors d'un colloque au Jardin Botanique de Montréal, organisé pour souligner le centenaire du Frère Marie-Victorin. Elle nous a aussi honorés de sa présence lors de notre rassemblement annuel de Kamouraska, le 29 juillet 1990 et enfin c'est avec plaisir qu'elle s'est rendue à Ste-Justine-de-Langevin le 16 août 1998 alors que nous rendions hommage à son cher oncle l'Abbé Jules-Adrien Kirouac (00655).

Ce jour-là, en sortant de la messe, notre bonne Sœur Cécile semblait particulièrement heureuse de partager avec nous ce moment de grâce. Elle a même proposé de nous écrire un chant de ralliement. Qui sait, peut-être qu'un jour elle improvisera sur l'hymne breton ! Enfin, on ne peut passer sous silence son engagement et son dévouement dans l'organisation d'une superbe exposition qui s'est tenue les 26 et 27 octobre 1985 à l'atrium du Collège Jésus-Marie à Fillery. Cette exposition fut organisée en collaboration avec le Frère Gilles Beaudet, les Frères des Écoles Chrétiennes, notre Association et bien sûr les religieuses du Collège Jésus-Marie. Sans l'appui de Sœur Cécile, cet événement n'aurait certainement pas eu lieu.

Par ce récit d'une vie marquée par l'amour et par l'art, nous pouvons voir jusqu'à quel point Sœur Cécile a occupé une place importante dans le monde musical de son époque, et nous lui sommes reconnaissants pour son apport précieux lors des cérémonies religieuses de nos Rassemblements annuels. Chère Sœur Cécile, les Kirouac sont fiers de l'honneur que vous avez fait rejaillir sur notre nom et nous vous en remercions du fond du cœur.

Ad multos et fructuosissimos annos

Généalogie de Soeur Cécile Kirouac

I

Maurice Louis Alexandre
LeBris de K/voach

Cap Saint-Ignace
22 octobre 1732

Louise Bernier

II

Louis Keroack dit Breton

Cap Saint-Ignace
11 janvier 1757

Catherine Méthot

III

Pierre Keroack

Saint-Thomas-de-
Montmagny
17 octobre 1797

Marie-Anne Joncas

IV

Louis Grégoire Kirouac

Saint-Pierre-de-
Montmagny
10 janvier 1825

Catherine Picard

V

François Kirouac

L'Ancienne Lorette
6 juin 1848

Marie Julie Hamel

VI

Joseph-Arthur Kirouac

Québec
Saint-Roch
28 janvier 1880

Amanda Lemieux

VII

Ernest Kirouac

Québec
Saint-Roch
5 juin 1906

Alice Bolduc

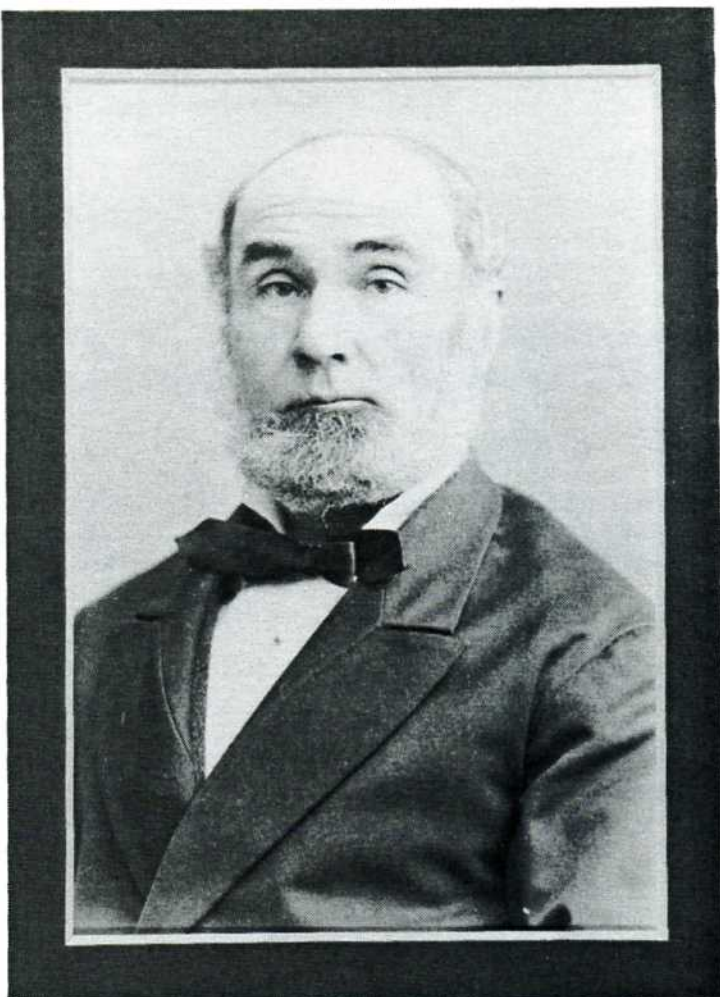
VIII

Soeur
Cécile Kirouac

François Kirouac, 31 juillet 1999



Marie-Julie Hamel



*François Kirouac
(00474)*



Famille de Joseph-Arthur Kirouac (00494)

Première rangée, de gauche à droite :

*Germaine, Joseph-Arthur, Marcel, Amanda Lemieux,
Marie-Paule, Blanche; deuxième rangée, dans le même
ordre : Odilon, Alma, Ernest, Eustelle, Graziella et
Émile.*



*Orchestre symphonique de Québec, fondée en 1903
Ernest Kirouac, violoniste (6^e de la 1^{re} rangée).*



*Ernest Kirouac
(00499)*

Alice Bolduc



La mignonne petite Cécile.



Cécile enfant, choyée.



Cécile à sa première communion.



Cécile, sa mère : Alice Bolduc et son frère, Robert.



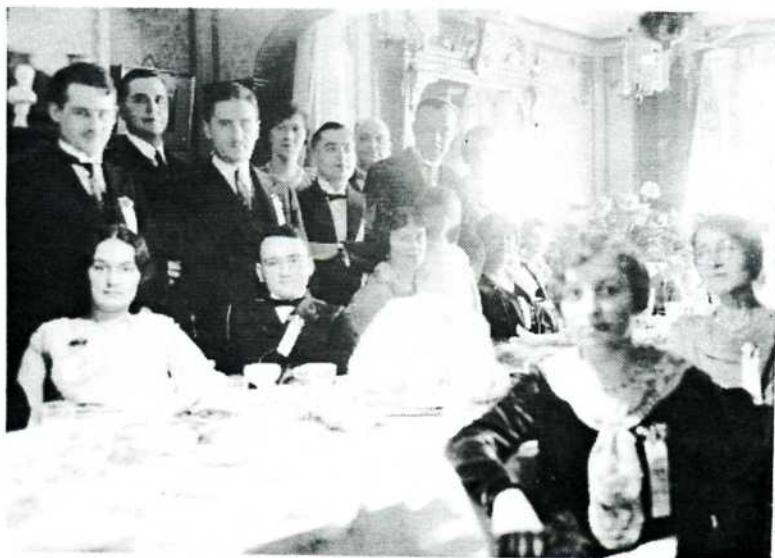
Cécile Hirouac, une jeune femme ravissante.





Amanda Lemieux,

Joseph-Arthur Kirouac (00494)



*À la table, chez les grands-parents, Joseph-Arthur
et Amanda Lemieux en 1930.*



*Cécile postulante et sa
tante Alma (00495)
Mère Marie-du-Rosaire.*



*Sœur St-Robert-Marie et sa nièce :
Micheline Kirouac (00502).*



*Sœur Cécile au Jardin Botanique de Montréal,
au pied de la statue du frère Marie-Victorin en
compagnie de Mère Marie-des-Anges, Adolcic
Kirouac (00574).*



*Robert Kirouac – Mère St-Robert-Marie et
Micheline Kirouac (00502) à l'aéroport avant
le départ de sœur Cécile pour Paris en 1967.*



*Fête au Manoir Montmorency à l'occasion du 60^e anniversaire
de vie religieuse de sœur Cécile en 1996
première rangée, de gauche à droite : Simonne Kirouac Masson
et sœur Cécile; deuxième rangée : Jeannine Laurin, Patricia
Poitras, Céline Kirouac, Claire Guénette, Gisèle Romillard Roy.*



*À la chapelle Fidraf le 26 avril 1998, en
compagnie de madame Suzanne Longpré, soliste.*

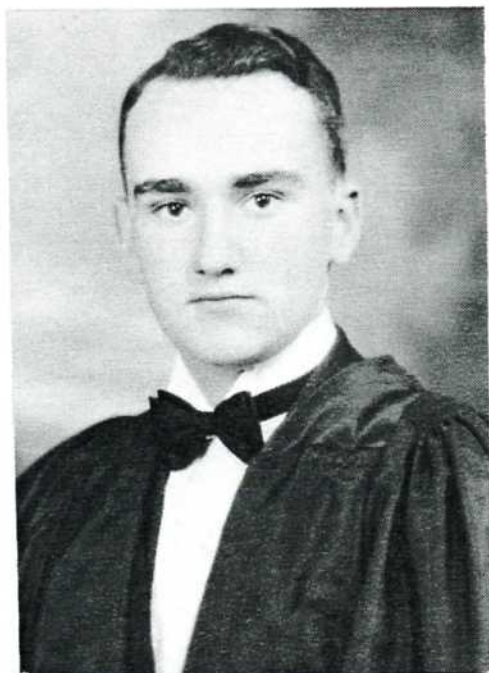


*Sœur Cécile, à l'église Notre-Dame-des-Victoires
à Québec, lors de notre rassemblement du
3 août 1986*



*Sœur Cécile lors de notre rencontre à Sainte-Justine
le 15 août 1998*

Biographie de J.-Robert Kirouac



Comme nous venons de terminer notre entretien avec Sœur Cécile, voilà que nous découvrons deux courts articles portant sur son frère, Robert (00501). Dans le premier article qui est tiré des biographies françaises d'Amérique, publiées par les journalistes associés en 1950, on peut constater que Robert Kirouac a été à l'origine du concept des centres commerciaux en Amérique du Nord. Voici donc ce texte sur un autre personnage qui a marqué l'histoire de notre famille :

J.-Robert Kirouac est né le 12 juin 1914, à Québec, fils d'Ernest Kirouac et d'Alice Bolduc, la fille de J.-N. Bolduc. Il fait ses études au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, où il s'inscrit d'abord à la Faculté de Droit. Prenant en même temps des cours sur le commerce, il opte définitivement pour cette dernière carrière.

Il débute en affaire comme gérant de la librairie de détail de la maison J.-A. Kirouac, Limitée, dont son père était le président. Dans le même temps, il est l'initiateur d'une industrie d'artisanat, connue sous le nom de « Les produits canadiens enregistrés » ou « Canadians Products Registered », qui fait un commerce de gros des produits d'artisanat, acheté de fabricants ou ouvrés d'après ses créations.

En 1942, il achète de la maison J. A. Kirouac, Limitée, le magasin de détail de librairie et de souvenirs, dont il est le gérant. En 1945, il participe à l'Entreprise Téléphore Boivin Enregistrée, manufacturier de pantoufles et de gants à Loretteville. Le 1^{er} février 1946, M. Kirouac achète de sa mère, la maison J. A. Kirouac Limitée, dont la fondation remonte à 1888. Il est le président et le seul propriétaire de cette maison. En 1948, il crée un centre

d'affaires à Ste-Anne-de-Beaupré, en bordure de la nouvelle route, qui regroupe une vingtaine de magasins de commerces différents, réalisant ainsi quelque chose de nouveau en Amérique et qui s'inspire des petites Foires françaises.

M. Kirouac est membre du Club Rotary, du Club Renaissance, dont il a été secrétaire-trésorier et directeur pendant huit ans, de la Chambre de commerce, de l'Association des marchands détaillants, du Québec, du Winter Club, du club de curling Jacques-Cartier et du Club de pêche et de chasse « Newport ».

Il pratique un peu tous les sport, mais préfère la pêche, la natation et le curling. En politique : Union nationale.

Marié le 11 octobre 1941, à Jessie Lucille Buchanan, fille du capitaine S.-J. Buchanan.

Résidence: 1128 Chemin St-Louis à Québec. Place d'affaire : 4 1/2 Rue St-Jean, à Québec.

Dans l'autre article, dont nous ignorons la provenance et qui fut publié dans les années quarante, nous pouvons lire : La maison J. A. Kirouac Limitée, ayant décidé de porter toutes ses activités sur son département de gros et sur son magasin de jouets, vient de vendre à monsieur Robert Kirouac son magasin

de détail pour la vente de librairie, articles religieux et cadeaux de fantaisie. Bien que devenu propriétaire de ce magasin situé à 3 rue St-Jean, monsieur Robert Kirouac demeure cependant encore directeur de J. A. Kirouac Limitée.

Monsieur Kirouac ajoutera à son magasin de détail, outre les lignes mentionnées plus haut, des produits de sculpture sur bois et d'articles « miniatures » faits par nos artisans du Québec. C'est en effet à ce jeune homme d'initiative que nous devons la création d'une nouvelle industrie, unique en son genre au pays, et connue sous la raison sociale : « Les Produits Canadiens Enr. », produits d'artisanat rural déjà très populaires. Organisée sur une base commerciale, cette industrie fait travailler chez eux quantité de gens de toute la province, dont les produits sont aujourd'hui répandus, grâce à cette nouvelle industrie, dans les plus importantes maisons du Canada, des États-Unis et de l'Amérique du Sud. Bien que ses débuts d'il y a deux ans aient été fort modestes, cette firme a déjà fait preuve d'un développement considérable et est, aujourd'hui considérée comme l'une de nos plus florissantes industries. Ses activités assurent présentement la subsistance d'une quarantaine de personnes. Elle compte en outre quatre représentants par tout le

Canada. Les lignes principales sont : les sculptures de personnages typiques et de paysages sur bois, essentiellement canadiens, et une série d'articles « Miniature » et de Souvenirs caractéristiques du pays.

Monsieur Robert Kirouac, en plus d'être un jeune homme d'affaires avisé, fut directeur de la Chambre de Commerce des Jeunes durant deux ans et fait partie de plusieurs œuvres sociales. Il fut l'initiateur de la première grande campagne touristique organisée à Québec par la Chambre de Commerce des Jeunes. À n'en pas douter, Robert Kirouac fut un homme d'affaires très impliqué à Québec. Son décès est survenu le 25 septembre 1969.

J'espère que les lecteurs de notre revue ont eu grand plaisir à découvrir ces deux Kirouac de la lignée de Québec, descendants de François et de Marie-Julie Hamel. Cécile et Robert, une sœur et son frère qui, chacun de leur côté, ont eu un parcours de vie exceptionnel.

Julie Kirouac

Marie Kirouac (00840), responsable de la revue



Bienheureuse Dina Bélanger

Vous avez pu voir dans le texte que Sœur Cécile nous a livré, dans les pages précédentes, l'importance qu'elle porte à la bienheureuse Dina Bélanger. Nous avons pensé vous donner quelques dates importantes de sa vie. Rappelons qu'elle a été inhumée dans la chapelle des religieuses de Jésus-Marie à Sillery.

1897 – Le 30 avril, Naissance à Québec

1903 – Début de ses études au Couvent de St-Roch

1907 – Le 2 mai, première communion et confirmation

1908 – Le 25 mars, expérience plus profonde de Dieu

1911 à 1913 – Pensionnaire au Collège de Bellevue

1916 à 1918 – Études musicales à New York

1918 à 1921 – Concerts au profit des œuvres de charité

1921 – Le 11 août, Entrée au Noviciat de Jésus-Marie

1922 – Le 15 février, Prise d'habit

1923 – Le 15 août, Profession religieuse

1924 – Mars, Début de son autobiographie

1928 – Le 15 août, Vœux perpétuels

1929 – Le 4 septembre, mort de Dina dans sa 33^e année



* * * *

1939 à 1956 – Procès diocésain à Québec en vue d'une éventuelle béatification

1982 – Le 12 juillet, Promulgation du Décret d'introduction de la Cause de Béatification

1989 – Le 13 mai, Dina déclarée Vénérable

1990 – Le 10 juillet, Décret sur l'approbation du miracle

1993 – Le 20 mars, Dina Béatifiée

Le 4 septembre a été déclaré fête liturgique de la Bienheureuse Dina Bélanger

Renouvellement de votre adhésion à l'Association

Voici revenu septembre et avec lui la période de renouvellement de votre adhésion à notre Association. L'année 1999 nous a permis d'atteindre le nombre de 183 membres. Nous n'avions pas atteint le seuil des 180 adhésions depuis 1994. Ce nombre devrait nous permettre de connaître une deuxième année de suite sans déficit financier.

En 1998, la majorité des membres de l'Association ont fait leur renouvellement avant le 1^{er} décembre. Je vous encourage, encore cette année, à le faire avant cette date. **Afin de ne pas oublier votre renouvellement, postez-le sur réception de la présente revue.** Cette façon de procéder nous permet d'économiser un certain montant d'argent que nous pouvons consacrer à d'autres activités de l'Association et facilite de beaucoup le travail des administrateurs et des représentants régionaux.

Pour l'année 1999, la répartition des membres, par région, s'est faite comme suit :

Régions	1999	2000	2001	2009	MAV	Totaux
Québec-Beauce	41	1		1	1	44
Montréal-Outaouais-Abitibi	51	2			1	54
Bas-St-Laurent et Atlantique	11					11
Estrie-Mauricie et Bois-Francs	27		1			28
Saguenay-Lac St-Jean	12					12
Ontario-Ouest et Pacifique	13	1				14
USA	20					20
Totaux	175	4	1	1	2	183

Vous recevez aussi, avec la présente revue, un feuillet à remplir et à retourner avec votre renouvellement. Ces renseignements nous permettront de faire le lien entre notre liste de membres et notre généalogie familiale. Nous vous remercions à l'avance pour votre collaboration et pour la rapidité avec laquelle vous nous retournerez votre renouvellement et le feuillet de renseignements.

Site Internet de notre association

Le 6 juillet dernier marquait le premier anniversaire de l'ouverture de notre site Internet. Durant l'année écoulée, plus

de 2 000 personnes ont visité ce site. C'est donc dire que notre association a eu, au cours de la dernière année, beaucoup de visibilité.

Nous prévoyons, dès le début de l'automne, refaire une partie du site. La partie historique concernant l'Ancêtre fera l'objet d'une mise à jour qui tiendra compte du résultat de nos plus récentes recherches tant au Québec qu'en Bretagne. Nous prévoyons aussi inclure la lettre que l'Ancêtre a écrite au gouverneur Beauharnois.

Si vous connaissez quelqu'un ou si vous-même êtes passionné de l'Internet et êtes intéressés à la conception de pages WEB, n'hésitez pas, contactez une

personne du conseil d'administration. Il nous fera plaisir de vous permettre de faire valoir vos talents tout en aidant votre Association sur le plan de la promotion.

Décoration pour deux de nos membres

Le 24 juin dernier, mon père et ma mère, Bruno Kirouac et Gisèle Bergeron, étaient décorés par l'évêque du diocèse de Nicolet de la médaille du mérite diocésain pour services rendus à l'Église. L'année 1999 aura donc été pour mes parents une année au cours de laquelle ils auront récolté honneurs et hommages pour leurs multiples engagements dans leur communauté et ce, à différents moments, tout au long de leur vie. Félicitations de la part de tous les membres de l'Association des familles Kirouac.

Assemblée générale du 14 août 1999

Comme à chaque année, nous avons profité de notre rencontre pour tenir l'assemblée générale annuelle des membres. Les rapports habituels ont été présentés et adoptés lors de cette assemblée qui a aussi procédé à la réélection de trois administrateurs. Il s'agit de Marie Kirouac, René Kirouac et de Pierre Kirouac. Il n'y a donc eu aucun changement au sein du conseil d'administration pour l'année 1999-2000.

De plus, le rapport présenté par le président faisait état de certaines régions où nous n'avions plus de représentant régional. La région de la Mauricie-Bois-Francs et Estrie était de celles-là. Les membres présents en ont profité pour combler le poste vacant de cette dernière région. C'est Renaud

Kirouac, le frère de Clément, qui a accepté ce rôle.

Il reste encore une région où le poste est vacant et une autre où la responsable a déjà exprimé le désir de passer le flambeau à quelqu'un d'autre. Il s'agit de celle des États-Unis pour la première et de celle du Bas-St-Laurent, Côte-du-Sud, Gaspésie et Provinces Atlantiques pour la deuxième.

Cette responsabilité de représentant de notre association n'est pas très exigeante. Elle ne vous prendra que quelques heures par année, principalement lors du renouvellement des adhésions. L'autre partie de la responsabilité consiste en l'organisation d'une rencontre dans votre région à tous les sept ans et se fait toujours avec l'appui et la collaboration de tous les membres du conseil d'administration qui ont une bonne expérience de ces rassemblements.

Je vous encourage donc à communiquer avec un membre du conseil d'administration et à nous faire connaître votre intention de participer activement à l'association. Nous attendons de vos nouvelles, appelez-nous!

Marie-Victorin encore dans l'actualité

Dans le numéro de février 1999 de la revue l'Actualité, nous pouvions lire un article sur les cents personnages ayant le plus marqué le XX^e siècle au Québec. Le critère retenu par les juges pour la sélection qui a été faite était qu'après le passage d'un individu, le Québec n'ait plus jamais été le même. Conrad Kirouac, le frère Marie-Victorin, a donc été choisi avec, entre autres, les Pierre-Eliot Trudeau et René Lévesque.

Nouvelle publication de la Fédération des familles souches québécoises inc.

À l'occasion de son 15^e anniversaire la Fédération des familles souches a publié un cinquième document dans la collection Familles-Souches. Les autres publications de cette collection sont les suivantes :

- Répertoire des ouvrages généalogiques publiés par les associations de familles.
- Répertoire des rassemblements de familles.
- Répertoire des plaques commémoratives érigées.
- Guide pour l'érection d'une plaque commémorative.

Ce cinquième livre s'intitule : « 15 ans de vie de famille ». Les dix premières pages du volume sont réservées à l'historique de la Fédération et ont été écrites par le fondateur de notre Association et ancien président de la Fédération, Jacques Kirouac. Par la suite, le document fait état de divers aspects concernant la Fédération et présente quelques statistiques ayant trait aux associations membres. Ces statistiques nous permettent de situer notre association parmi les autres associations membres de la Fédération.

Par exemple, au chapitre du nombre de membres par association, nous pouvons constater que nous sommes légèrement au-dessus de la moyenne malgré le fait que notre patronyme ne se retrouve pas aussi fréquemment que chez certaines autres associations. Voici comment se répartissent les nombres par année :

Année	Moyenne constatée par association	Moyenne dans notre association
1991-92	184	216
1992-93	174	192
1993-94	176	184
1994-95	193	187
1995-96	179	147
1996-97	176	166
1997-98	171	167
Moyenne	159	178

Un autre aspect intéressant des statistiques qui nous sont fournies par la Fédération, dans ce cinquième volume, concerne le nombre d'associations par nombre moyen de membres. Voici ce résultat :

Nombre moyen de membres	Nombre d'association	Pourcentage
0-99	66	38,6
100-199	59	34,5
200-299	27	15,8
300-399	10	5,8
400-499	6	3,5
500-599	0	0,0
600-699	2	1,2
700-799	1	0,6
Total	171	100,0

Ces statistiques nous révèlent aussi que 14, 5% des membres des associations ont entre 18 et 39 ans, que 38, 2% ont entre 40 et 59 ans et que 47, 3% ont plus de 60 ans.

Voici d'autres chiffres intéressants concernant les caractéristiques de la vie des associations membres de la Fédération :

- Le nombre d'administrateurs dans un conseil d'administration varie de 4 à 20 avec une moyenne de 10, 5.
- Le nombre de participants à la rédaction du bulletin de famille varie de un à 25 avec une moyenne de 3, 6

- La fréquence de la publication du bulletin de famille varie de une à dix fois par année, avec une moyenne de 4.
- Le nombre de pages publiées annuellement varie entre deux et 200 avec une moyenne de 61.
- Le coût unitaire de chacune des revues varie entre 1, 00 \$ et 3, 31 \$ avec une moyenne de 2, 72 \$.
- Le budget annuel des associations varie de 100 \$ à 33 000 \$ avec une moyenne de 6 210 \$.
- La cotisation d'un membre régulier pour une année varie de 10 \$ à 25 \$ avec une moyenne de 18, 34 \$.
- La cotisation pour un membre à vie varie de 75 \$ à 400 \$ avec une moyenne de 236, 53 \$.

Bien que nous puissions penser que les associations de familles soient un phénomène assez récent, les chiffres compilés par la Fédération nous montrent autre chose. Un premier rassemblement s'est tenu en 1909 pour ensuite être suivi d'un second en 1940. Nous pouvons penser aussi aux familles Bernier qui se sont formées en association depuis le 5 octobre 1958.

Finalement, quelques chiffres sur les publications des Associations. Depuis 1953, 39 420 pages ont été publiées, dont 17 533 concernant la généalogie et l'histoire. Les rapports des rassemblements annuels ont fait l'objet de 5 392 pages et plus de 10 000 pages de nouvelles ont été rédigées sur les membres de diverses familles.

Rencontre annuelle des membres

La rencontre annuelle des membres a eu lieu à Warwick cette année. Plus d'une centaine de personnes ont assisté, le samedi 14 août, aux activités qui avaient été prévues par le comité

organisateur et plus de cent trente pour la journée du dimanche.

Le samedi soir a été marqué par une très belle conférence donnée par Madame Hélène Kirouac de Warwick membre du conseil d'administration de notre Association et du comité organisateur de la rencontre. Cette conférence se voulait un hommage à celles qui sont trop souvent oubliées, celles qui en prenant époux ont perdu le nom de Kirouac. On pouvait sentir et même toucher, dans le silence de la salle, le flot d'émotion que les propos d'Hélène ont suscités chez tous les participants.

La journée du dimanche a été tout autant à la hauteur de celle du samedi. Une autre conférence, celle-là attendue depuis fort longtemps par les membres de l'Association, sur la recherche en Bretagne. Elle a été donnée par Clément Kirouac.

C'est à titre personnel qu'il a entrepris cette recherche en 1996. Il a accepté d'en faire profiter tous les membres de notre Association. C'est pour cela qu'il a présenté un compte-rendu provisoire de cette recherche effectuée en Bretagne par madame Patricia DAGIER du centre généalogique de Quimper. (CGF).

Nous avons pu constater que cette recherche progresse et qu'elle est faite d'une façon très méthodique. Il y a tout lieu d'être optimiste et nous pouvons penser que bientôt, nous pourrions découvrir enfin d'où venait et qui était cet énigmatique Breton, notre ancêtre.

Nous avons pu aussi, au cours de cette conférence sentir et voir l'intérêt que nous portons tous à cette recherche. Clément a su, par ses propos et les illustrations qu'il en a faites, capter et garder l'attention de tous les participants durant presque une heure.

Nous vous reparlerons de cette rencontre de Warwick dans le numéro de décembre. Ne le manquez pas!

Date d'arrivée en Nouvelle-France

La recherche pour mieux situer la date d'arrivée de notre ancêtre en Nouvelle-France s'est continuée au cours des derniers mois. Nous avons vu¹ que de l'année 1730, date qui semble nous venir de la tradition orale de la famille, nous sommes passés à l'année 1729 comme date probable de la traversée de notre ancêtre. C'est la découverte du document qu'il signe dans la seigneurie de la Rivière Verte, en janvier 1730, qui nous a permis de faire cette hypothèse. Son arrivée ne pouvant se situer en hiver, il nous a été facile de déduire que s'il est présent au pays en janvier 1730, c'est qu'il est arrivé durant la saison de navigation précédente, soit en 1729. Par la suite, lors de la découverte de la lettre de l'Ancêtre au gouverneur de Beauharnois, nous avons vu que l'Ancêtre lui-même nous donnait un nouvel indice pour la poursuite de cette recherche et que son arrivée pouvait se situer antérieurement à l'année 1729. Par le passage suivant de cette lettre², qu'Alexandre de Kervoach signe en novembre 1733, il nous révèle qu'il était à Québec le 2 janvier 1730 et qu'il avait servi de guide lors d'une expédition dans les plaines de Kamouraska : *« comme étant chargé De vos ordres depuis L'espace de quatre ans que j'eus L'honneur d'emmener et piloter Monsieur Duburon et Monsieur St Simon de Rimousquy avec Les deserteurs Aussi bien que Rousselot ce fin voleur D'église que Je pris dans les plaines Du Capmorosca Et que Je fus mener a quebec Le second jour de L'an il y aura quatre ans... »*. Il est indéniable que pour piloter une expédition et, de ce fait remplir le rôle de guide, notre Ancêtre devait connaître parfaitement le territoire. Il nous le dit lui-même par ce passage de la lettre qu'il adresse au gouverneur, qu'il est arrivé en Nouvelle-France bien avant 1729. Cet indice justifiait, à lui seul, des recherches supplémentaires et ces recherches ont porté fruits.

Sur la suggestion de la recherchiste de Clément, en Bretagne, lui et moi, avons fouillé les registres de la paroisse Notre-Dame de Québec qui était la paroisse où arrivaient tous les immigrants en Nouvelle-France. Quelle ne fut pas notre surprise de trouver une nouvelle trace de l'Ancêtre. En effet, le 25 janvier 1727, il signe comme témoin lors du mariage d'un dénommé Gabriel Chartier et d'une Marie-Jeanne Argencour³. Le même raisonnement que celui concernant sa présence à l'Île Verte en janvier 1730 doit s'appliquer. Sa présence à Québec, au cours de ce mois de janvier 1727, nous oblige donc à penser qu'il est arrivé durant l'année 1726, au moins quatre ans avant ce que nous avions toujours considéré comme étant la date réelle de son arrivée en Nouvelle-France. Voilà qui vient expliquer le fait que l'Ancêtre ait pu servir de guide. Ces années supplémentaires lui ont permis sans aucun doute de découvrir le pays suffisamment pour qu'il conduise le détachement de la prévôté commandé par monsieur de St-Simon à la fin de l'année 1729.

Le milieu social de l'Ancêtre

Nous connaissons, maintenant, les noms de plusieurs personnages qui gravitent dans l'entourage de l'Ancêtre. Il devient important d'examiner de plus près ce qu'ils peuvent nous révéler du milieu social dans lequel Alexandre le Breton a vécu.

Le premier personnage que nous pouvons retrouver dans l'entourage d'Alexandre de Kervoach sera justement ce Gabriel Chartier dont il est question dans les deux documents que nous venons de mettre à jour et qui nous ont permis de mieux situer sa date d'arrivée. L'ancêtre est un des témoins lors de ce mariage à Québec le 27 janvier 1727. Ce Gabriel Chartier est le fils de Michel et d'Élisabeth Chamberlan de la paroisse de Notre-Dame de Berthier. Son épouse est Marie-Jeanne Coutance d'Argencour, fille de Pierre Coutance d'Argencour et de Marie-

Jeanne Cochard. En 1728, on dit de Gabriel Chartier qu'il est charpentier de navire alors qu'en 1729 et 1735, il est dit navigateur.

Un autre témoin à ce mariage, auquel l'Ancêtre assiste en 1727, est Charles Chartier, marchand bourgeois de Québec. On dit de lui qu'il est aussi navigateur⁴. Il semble œuvrer dans le domaine de la traite des fourrures. On trouve, dans le greffe du notaire Rageot de Saint-Luc, en date du 7 avril 1701, un contrat qui établit un « *marché de traite en la rivière des Coudres entre Charles Chartier et Louis Marchand, voyageur* ». Un autre contrat, cette fois chez François Rageot de Beaurivage, en date du 16 septembre 1722, crée une « *société entre Charles Chartier de la ville de Québec et Joseph Pilote, voyageur* ».

Si nous poursuivons cet examen du milieu social dans lequel notre ancêtre semble évoluer, nous retrouvons la famille Côté dont le père est seigneur de la Rivière Verte (Île Verte). C'est en janvier 1730 que nous trouvons trace de l'Ancêtre en ces lieux¹. Deux des membres de cette famille deviendront ses beaux-frères lors de son mariage avec Louise Bernier. Nous pouvons nous demander si ce n'est pas justement par l'entremise de cette famille Côté qu'Alexandre fera la connaissance de Louise et qu'il entrera dans la famille des co-seigneurs de la Pointe-aux-Foins.

Un autre personnage à entrer dans l'entourage de l'Ancêtre est Claude Guimont, capitaine de la milice au Cap Saint-Ignace. L'abbé Arthur Richard, dans son livre sur Cap Saint-Ignace⁵, nous dit ceci à propos de cette fonction de capitaine de la milice : « *Le capitaine de milice, dans la paroisse, était le principal citoyen après le curé et le seigneur. C'est lui qui recevait les ordres du gouverneur et de l'Intendant, et les communiquait aux habitants. Sous le régime français, le Conseil Municipal n'existait pas, et le capitaine remplissait à peu près les fonctions du maire, de nos jours.* » Claude Guimont a été choisi par Louise Bernier pour être le parrain de son premier fils en février 1732. L'Ancêtre n'était

pas présent lors du baptême mais, lorsque nous regardons à quelle époque de l'année il semble s'absenter du Cap St-Ignace, cela n'est pas surprenant. En effet, dans la plupart des documents que nous avons trouvés, l'Ancêtre est absent de la paroisse durant la saison hivernale.

Dans l'ordre chronologique, les prochains personnages qui entrent dans la vie d'Alexandre sont les témoins présents à son mariage avec Louise Bernier. Bien sûr, il y a Nicolas de Kerverzo que nous connaissons un peu plus maintenant depuis que Clément nous l'a présenté dans la revue de mars dernier⁶. Nous savons aussi qu'il deviendra plus tard arpenteur et notaire. Mais il y a aussi un deuxième personnage présent lors de cette cérémonie. Il s'agit de François Guimont, fils de Claude. Il a été major de milice de 1732 à 1762. Toujours selon l'abbé Richard⁵, ce titre de major semble être un peu plus élevé dans la hiérarchie de la milice puisqu'un certain Eustache Fortin est qualifié de « *major de la milice de Ladurantaye jusqu'à Kamouraska* ». Par comparaison avec la fonction de capitaine qui a la responsabilité d'une paroisse, le major semble s'occuper d'un plus grand territoire.

Le prochain événement auquel l'Ancêtre va participer, et qui nous permet de faire connaissance avec les personnes qui ont gravité autour de lui, c'est un autre mariage où il signera les registres à titre de témoin le 12 janvier 1733 dans la paroisse de Notre-Dame de Québec. Il s'agit cette fois du mariage de l'un de ses compatriotes du nom d'Olivier Guéguin. Le contrat de mariage, rédigé en date du 11 janvier, soit la veille, indique qu'il est originaire de la paroisse de Plenejugen dans l'évêché de Donne (ou Dol) en Bretagne. Fils d'un dénommé Guillaume Guéguin et d'une Marguerite LeForestier, il pratique le métier de navigateur et réside à Québec.

Le personnage qui nous apporte les éléments les plus intéressants est Jacques Gourdeau. Il s'agit du parrain du dernier fils

Recherches sur l'Ancêtre au Québec

François Kirouac

de l'Ancêtre né en 1735. Ce Gourdeau, duquel le curé de Cap Saint-Ignace dit qu'il est bourgeois à Québec, est seigneur de Beaulieu et de la Grossardière, deux des seigneuries de la pointe ouest de l'Île d'Orléans. Mais pour bien saisir qui était ce personnage, il m'apparaît important de vous parler de sa famille.

Jacques Gourdeau est le fils de Jacques Gourdeau et de Marie Bissot. Son père, qui fut aussi capitaine des gardes du castor, sorte de personnage chargé de percevoir les droits sur les fourrures, était né à Québec en 1660 et son grand-père, aussi prénommé Jacques, était notaire et greffier de la Sénéchaussée de Québec. Voici un petit fait intéressant, mais peut-être pas anodin, dans le contexte où nous cherchons à savoir de quel type de commerce s'occupait l'Ancêtre : le frère de Marie Bissot, Charles, aussi navigateur et marchand, a cédé tous ses droits de traite avec les Indiens de la seigneurie de Mingan à son beau-frère, Jacques Gourdeau père, le 29 avril 1699. Il est donc possible que le père, lui aussi, ait cédé ses droits à son fils un peu plus tard. Un autre fait intéressant, Jacques Gourdeau, père, était aussi le beau-frère de Louis Jolliet le découvreur du fleuve Mississippi.

Le dictionnaire biographique du Canada nous fournit une biographie très intéressante de la grand-mère de Jacques Gourdeau, Éléonore de Grandmaison. Elle s'est mariée quatre fois. Son premier mariage avec Antoine Boucher de Beauregard aurait été célébré en France. Son deuxième mari, François de Chavigny de Berchereau, remplaçait le gouverneur Montmagny à la tête de la colonie lors de ses absences. La concession de la seigneurie de Beaulieu leur a été faite en 1649.

Le 13 août 1652, elle épouse Jacques Gourdeau, fils d'un procureur du roi à Niort au Poitou en France. Jacques Gourdeau, grand-père de celui qui nous intéresse, est mort assassiné par un de ses domestiques le 29 mai 1663. Ce couple a eu quatre enfants.

Parmi eux, Antoine, qui fut contrôleur du receveur du castor, ensuite Jacques, le père du parrain du dernier fils de l'Ancêtre, qui fut seigneur de Beaulieu et de la Grossardière, marchand et bourgeois à Québec. À partir de 1702, il s'est occupé très activement de la traite des fourrures en Acadie. Il est décédé le 2 juillet 1720. La troisième enfant du couple a été Jeanne-Renée, mariée en 1686 avec Charles Macart, marchand et bourgeois, conseiller au Conseil Souverain.

Finalement, Éléonore de Grandmaison épousa Jacques de Cailhaut de la Tesserie originaire de St-Herblain, près de Nantes. Les Cailhaut de la Tesserie étaient de la noblesse et seigneurs de La Chevrotière en France. Ce personnage fut un notable de la colonie. Il a occupé un poste de membre du conseil de la traite et, de 1664 jusqu'à sa mort, il fut membre du Conseil Souverain. Éléonore de Grandmaison est décédée à Québec en 1692.

Le Jacques Gourdeau qui nous intéresse a été marié deux fois. En 1728, il a épousé Marie-Louise Mosny fille de Jean-Baptiste Mosny, maître chirurgien, et de Marie Albert. En deuxième noces, en 1733, il a épousé Marguerite Barbel, fille de Jacques Barbel, notaire royal en la Prévôté de Québec et juge bailli de Beaupré, et de Marie-Anne Lepicard.

Conclusion

L'identité et la profession de ces personnages qui ont évolué dans l'entourage de notre ancêtre nous aident à mieux saisir le milieu social qui semble être celui d'Alexandre de K/voach. Il semble bien, contrairement à ce qui nous est parvenu par l'entremise de la tradition orale, qu'il s'agit de la bourgeoisie. Il n'est pas question de la noblesse, du moins en Nouvelle-France, même si l'Ancêtre semble avoir ses entrées auprès de cette classe de la société comme nous l'ont démontré les suites qui ont été données à la lettre qu'il a adressée au gouverneur de Beauharnois.

Cela nous permet aussi, je pense, de donner un sens aux expressions utilisées par les curés de Cap Saint-Ignace et de Kamouraska lors de la naissance du premier fils de l'Ancêtre et lors du décès de ce dernier en mars 1736, soit celle de « voyageur » et celle de commerçant. Il semble de plus en plus évident que la profession de l'Ancêtre a été le commerce des fourrures avec les tribus indiennes. Le terme de voyageur ne prête plus à interprétation puisque nous pouvons le retrouver dans plusieurs documents et sa signification est vraiment associée à la traite des fourrures. Le terme de commerçant, lui, se passe de commentaires, il dit bien ce qu'il veut dire : faire du commerce. Ce n'est pas un hasard non plus si nous retrouvons parmi les fréquentations de l'ancêtre des navigateurs, des négociants et des marchands de fourrures. L'ancêtre semble même assez intime avec l'un d'eux, Jacques Gourdeau, pour le demander de devenir le parrain de son troisième fils.

Cette profession de commerçant de fourrures expliquerait pourquoi il est si difficile de trouver des actes notariés concernant notre ancêtre à une époque où tout un chacun passait chez le notaire à propos de tout et de rien. Il est bien évident que ce type de commerce ne doit pas faire l'objet de contrat notarié à chacune des transactions, du moins celles effectuées avec les Indiens. La traite des fourrures étant très contrôlée, toutes celles-ci devaient transiter obligatoirement par Québec et étaient vouées à l'exportation vers la mère patrie qui en faisaient la transformation pour les retourner par la suite en produits finis vers la colonie.

Après les transactions d'affaires conclues avec les Indiens, la marchandise est sans doute amenée par bateau à Québec où se trouvent les négociants. Cette hypothèse expliquerait pourquoi nous trouvons des navigateurs dans l'entourage de l'Ancêtre, pourquoi aussi il connaissait si bien le territoire et pourquoi nous n'avons pas trouvé de contrat d'achat ou de construction pour

un bâtiment qui aurait servi de magasin au Cap Saint-Ignace ou à Kamouraska.

Références

- 1) Le trésor des Kirouac, numéro 51, mars 1998 page 10.
- 2) Le trésor des Kirouac, numéro 54, décembre 1998 page 5.
- 3) On retrouve aussi la signature de l'Ancêtre sur le contrat notarié fait la même journée chez le notaire Dubreuil. Ces deux documents, le registre paroissial et ce contrat de mariage, constituent, à ce jour, les deux documents les plus anciens que nous avons trouvé et qui ont été signés par notre ancêtre. Nous devons la découverte du contrat notarié à Clément Kirouac, président de notre association.
- 4) Greffe du notaire Dubreuil en date du 4 janvier 1729.
- 5) Cap Saint-Ignace, 1672-1970, Joseph Arthur Richard, page 129 et 130.
- 6) Le trésor des Kirouac, numéro 55, mars 1999 page 5.



Distinct society, Breton-style

The Gazette, Montreal, Saturday, October 17, 1998

Note: The Gazette columnist Peggy Curran was helpful in getting authorization from the author, Jim Withers, to reproduce these article in Le trésor des Kirouac. She also forwarded to the Association des familles Kirouac a copy of the french version of the article that appeared in Le journal de l'association des Bretons du Québec.

Jim Withers

Quimper, France-Brittany is a distinct society. It stands out even on the map-it is the part of France that juts out into the Atlantic.

An independent state for more than 500 years, Brittany, perhaps more than any other region in mainland France, has retained its cultural identity. Its black and white striped ermine flag flies prominently, as though in opposition to the French tricolour- the way the fleur-de-lis and maple leaf jostle for prominence in Quebec. With its buckwheat crêpes(galettes), its night festivals (fest-noz), its ubiquitous bumper stickers sporting the Breizh, and its ancient Celtic language and music, you know you are in Brittany.

Once an impoverished maritime province, it was bypassed by the Industrial Revolution. Today, it is undergoing a resurgence, economically and culturally.

Brittany has become a leader in modern agriculture and has one of France's best-educated work forces. There

is no longer an exodus to find work in Paris or overseas.

Traditional Breton music, transformed since the 1960s by the likes of Alan Stivell, is enjoying international popularity as part of a wider Celtic cultural movement. And a belated drive to promote the Breton language is also a newfound source of pride.

"Brittany is a very in right now," said René Perez, managing editor of the Brest-based Le Télégramme newspaper.

Its cultural renaissance coincides with a rising tide of European regionalism in which erstwhile principalities and duchies seek to restore self-government and, at the same time, promote endangered local languages. Regional sovereignists look to the past when the envision Europe's future.

Unlike their Quebec counterparts, they don't find federalism a dirty word. In the emerging united states of Europe that Breton sovereignists foresee, it'll be bonjour, Brussels; adieu Paris.

"We want the French state to disappear," said Jean Cevaer, vice-president of POBL (Parti Pour l'Organisation d'une Bretagne Libre), a political party seeking Breton sovereignty within a loose European federation.

Paris's iron grip over French territory is "totally illegitimate," Cavaer said. "France rules Brittany as a result of conquest."

That's strong talk in a land whose constitution states that

its boundaries are not open for negotiation. France is indivisible.

"The centre of power is shifting toward Europe, and this is something we can play off against Paris," said Breton lobbyist Marcel Texier. "It gives us a lot of hope."

Said newspaper editor Perez: "Paris is worried."

The rise in regionalism has been accompanied by demands for new recognition for local languages - Slovenian in parts of Austria, Welsh in Wales, Frisian in Holland, Breton in France.

An ancient Celtic tongue, related to Welsh and Gaelic, Breton has been fighting a losing battle of attrition.

In 1992, when the Council of Europe put forward a minority-languages charter oblining signatories to provide services in long-neglected languages, France instead amended its constitution to confirm French as its only official language. The nationale was ostensibly to protect French from worldwide hegemony of English. The 6 million French citizens who speak Breton, Corsican, Basque, Alsatian, Catalan, Flemish and Occitan began an intensive campaign to prod Paris into signing the charter.

Last month, the government relented and said it would. But first, Paris says, it is studying how to ensure the move doesn't contravene the constitution.

Breton lobbyist Marcel Texier, for one, isn't celebrating. "So far it's just words," he said.

Texier, a retired professor who lives just outside Paris, didn't always appreciate his Breton heritage. Ironically, Charles de Gaulle's "Vive le Québec libre" speech from the balcony of Montreal city hall in Canada's centennial year was partly responsible.

Texier was teaching university French in Kalamazoo, Mich., at the time and thought it laudable that de Gaulle would speak up for the "underdog" francophones of North America. "I thought French-Canadians were being persecuted and had trouble defending their language, so I welcomed de Gaulle's declaration."

But Swiss friends were scandalized. How dare the president of a country that crushes minority languages at home stick his nose into another country's affairs, they asked.

"That caused me to think," Texier said. "And after I returned to France there were things I couldn't live with."

France's "absurd" over-centralization was one of them.

Texier decided, in his mid 30's, to learn the language of his ancestors and to lobby for greater Breton autonomy. He is currently president of an expatriate Breton umbrella group.

He was not alone in returning to his Breton roots in the '70s.

In 1977, parents in western Brittany set up a Breton-language nursery school name Diwan ("seedling"). Since then, a network of Diwan schools has sprung up and there are now more than 2,000 pupils in the system, from nursery school through to high school.

Based on French-immersion programs in Canada, pupils are taught entirely in Breton in their first year. French is gradually introduced in the second.

The government has even come on board, providing a share of the funding. Bilingual education is now also offered in the Catholic and public-school system.

This is a dramatic change from the days when children were made to wear a stick with a string attached to it, called "le symbole," as punishment for speaking Breton on school property.

"The most striking thing has been the change in public opinion," said Andrew Lincoln, the head of Diwan schools. "In the 1950s and '60s, the Breton language was seen as a hindrance. Parents deliberately chose not to speak it."

"The context has changed enormously over the years."

Lincoln, a 46-year-old Englishman, moved to Brittany and learned the language, after meeting his Bretonne wife, Soazig, in Wales in 1981.

Breton also has greater visibility these days, especially in the western half of the peninsula, thanks to the work of vandals. Authorities, tired of having to replace thousands of painted-over, unilingual French road and street signs, have begun putting up bilingual ones.

A Breton-language radio station is now on the air and plans are afoot to launch a TV channel, perhaps by 2000.

But efforts to salvage the language might be too little, too late. In 1900, more than a million people lived their lives in Breton. Today, only

about a quarter of that are fluent in the language. Elderly, native-born Breton speakers are dying out at a rate faster than schools are producing Breton speakers.

Sixty-three-year-old Quimper hotel owner Denise Even embodies the precariousness of the language.

Even grew up in an isolated Breton-speaking community. She remembers how she and her sister struggled to learn French at school.

"It's a shame we were forbidden to speak Breton," she said. "You were forced to stand in the corner for 10 minutes if they caught you."

No longer proficient in the language, Even says she rarely hears it spoken, except when she visits her mother in the countryside.

"The older people still speak it there," she said.

But Even says you don't have to speak Breton to be a proud of the culture. Her hotel is always booked during Quimper's Fête de Cornouaille Celtic celebration in late July, and only a fraction of those attending speak Breton.

"We have so many folkloric groups (in Quimper, or Kemper in Breton)," she said. "They might have trouble finding children to play soccer here, but there's no shortage of kids coming out for Breton music and dancing."

Patrick Monauzier is proof that you don't have to be fluent in the language to be a rabid Breton nationalist.

Monauzier, who speaks little Breton, is president of the POBL sovereignist party. He spent 3 1/2 years in jail, 11 months in solitary

confinement, for his part in a 1978 bombing at the Palace of Versailles.

News reports said that the blast tore through a ceiling and seven walls and wrecked priceless treasures. A night watchman was injured.

It was just one of several spectacular attacks by Breton separatists going back to a failed assassination attempt on the French prime minister in 1932 on the 400th anniversary of Brittany's annexation by France. In 1969, a Montreal travel agent was one of 16 arrested in connection with a bombing campaign, much like that of the Front de Libération du Québec.

"I don't regret what I did," he said. "The outcome was very positive, very effective."

Now 46, married, and father of three "very Breton" children, Monauzier says he has chosen a different way to fight for his cause.

But the POBL and other Breton parties, such as the Union Démocratique Bretonne and Emgann (Struggle), are along way from achieving the kinds of success, say, of similar parties in Wales and Scotland.

Paris is unlikely any time soon to grant Brittany local parliaments and limited selfrule as London has promised the Welsh and Scots. It's even resisted a

"The authorities exaggerated the damage."

strong lobbying campaign to reverse the partition of southeastern Brittany. (Annual demonstrations are staged to have the city of Nantes, home of the Château des Ducs de Bretagne, reincorporated into Brittany.)

But with Europe's relentless march toward integration, borders are falling. A new order is emerging. And for sovereignists in Brittany, Corsica and Basque country - not to mention the slovenians in Austria - the 21st century belongs to the little guys

Montreal has 10 000 – strong Breton community

Jim Withers

The Gazette, Montreal, Saturday, October 17, 1998

The Bretons have always been a migrant people. They are descended from a mix of Celtic refugees fleeing the Anglo-Saxon invasion of Britain with the Celtic and pre-Celtic inhabitants of the Breton peninsula. They added North America to their itinerary after Jacques Cartier set sail from Saint-Malo in 1534, and have been coming in waves ever since.

Bretons played a major role in the settlement of New France, and thousands more came at the end of the last century. From Cape Breton to Montreal to the isolated Breton community in St. Brieux, Sask., Canada has played a major role in Breton migration.

Many a Canadian is a descendant of these hearty Celtic adventurers, but in time their heritage sometimes gets lost in francophone melting pot – as the Welsh, Irish and Scots do in an anglophone one. There are, for example, Quebecers with the name Leblanc whose ancestors might have had the name Le Guen (Breton for white).

Otterburn Park resident Alain Le Guen is part of the latest wave of Breton immigration to Canada.

One of the Montreal area's 10 000 – strong Breton community, Le Guen is president of the 140-member Union des Bretons, a social and cultural group. He has spent half of his 50 years in Canada, and admits that part of him has never left the rocky Breton peninsula.

In a profile in Bretagne magazine, from France, Le Guen is described as a hybrid: "A North-American professional with French and Canadian citizenship and a Breton heart."

Heritage and fun will intersect Oct. 31 when the Union des Bretons celebrates Halloween, originally a Celtic festival. Fittingly, the group's second annual Halloween fest-noz will feature Irish, Welsh, Scottish and Breton musicians, and a menu including Breton crepes, cider, Irish beer and hydromel, a form of mead. The bash will be held at the Union Française, 429 Viger Ave. E. Montreal. For information, call (514) 990-1037.

Visages du siècle

Frère Marie-Victorin

Alain Bergeron

Les quatre premiers garçons du couple Philomène Luneau et Cyrille Kirouac sont décédés de tuberculose. Le cinquième, prénommé Conrad, frôlera la mort plus d'une fois. À l'hiver 1913, il reçoit les derniers sacrements. Mais encore une fois, la vie reprend sa trace et le frère Marie-Victorin pourra poursuivre son œuvre de naturaliste, écrire *La Flore Laurentienne*, fonder le Jardin Botanique de Montréal.

De réputation mondiale (Marie-Victorin apparaît dans la section des noms propres du *Petit Larousse*), il a consacré sa vie à l'étude et à l'enseignement de la botanique et des sciences naturelles. C'est l'homme dont le talent a explosé de mille fleurs, celui qui a incarné l'éveil scientifique au Québec.

Cet enfant curieux de tout est né Conrad Kirouac, à Kingsey Falls, le 3 avril 1885, à l'emplacement actuel du 405 Marie-Victorin. La famille Kirouac déménage à Québec pour prendre la succession du grand-père François, commerçant de grains et de farine. Le petit Conrad revient régulièrement dans sa région natale, chez les grands-parents Luneau,

pour explorer les splendeurs rurales de Saint-Norbert d'Arthabaska.

Sensible à l'envoûtement de la nature, c'est là qu'il déploie toutes ses ruses pour pêcher dans le Grand ruisseau, qu'il est ému par les croix de chemin, qu'il voit abattre l'orme des Hamel et qu'il se réfugie dans les bras de l'oncle Jean quand un crapaud lui barre inopinément la route...

Âgé de 19 ans, récupérant d'une grave hémorragie pulmonaire, le religieux doit faire l'école buissonnière pour respirer l'air pur et tenter ainsi de défier la mort. Durant ses longs mois en convalescence, il revoit en pensée la maison de ses grands-parents « où je retrouvais tout ce qui manquait à mon bonheur : des truites, du soleil, des cousins et de la verdure. Cet été-là, j'avais ensemencé mon premier jardin, avec des semences de blé, d'orge et de sarrasin », écrit-il à sa sœur Madeleine.

Le frère Marie-Victorin se prend de curiosité pour son nouvel environnement. Il se donne pour défi de nommer chacune des plantes du sous-bois, derrière le collège.

Ses explorations floristiques – du « vagabondage autorisé », précise-t-il – l'amènent à découvrir le butome à

ombrelles, une plante de rivage dont on ne trouve aucune mention dans les flores canadienne ou américaine.

Cette découverte lui permet de publier dans la revue « *Le naturaliste canadien* », son premier article scientifique.

Poussé par le désir d'enseigner aux enfants, il est professeur à Saint-Jérôme en 1904, puis à Westmount, et pendant plusieurs années à Longueuil.

L'œuvre qui lui tient le plus à cœur de terminer avant de mourir, c'est la rédaction d'une flore complète du Québec.

« Si je réussis, j'aurai donné à mon pays une œuvre scientifique de quelque valeur », écrit-il encore à sa sœur.

Il passera trente de sa vie pour faire des recherches et écrire *La Flore Laurentienne*. Publié en 1935, l'ouvrage comprend 917 pages dans lesquelles on retrouve 1 917 plantes décrites, 2 800 dessins et 22 cartes. Pour cette première absolue au Québec dans le monde de l'édition, l'auteur ne touchera pas un sous.

Lors de l'ouverture de la Faculté des sciences à l'Université de Montréal en 1920, il est nommé titulaire de la chaire de botanique, lui qui est un pur autodidacte. Sa thèse sur les filicinées du Québec lui vaut, en 1922, le titre de

Docteur ès sciences (il est le premier canadiens-français le recevoir). Ce laboratoire de botanique est un premier tremplin vers les hautes sphères de la science.

L'œuvre du frère Marie-Victorin est considérable : environ 300 travaux. Sur ce nombre, il y en a 100 de sciences pures ou appliquées, surtout de la botanique; les autres embrassent divers sujets : littérature, éducation, vulgarisation scientifique, histoire.

En 1930, il attire l'attention sur l'urgente nécessité d'un Jardin botanique à Montréal. Le jardin est fondé en 1931; il est le troisième en importance au monde. Marie-Victorin y voit là un lieu d'apprentissage unique : la vraie culture en

plein air. À compter de 1939, miné par des problèmes pulmonaires jusqu'à la fin de ses jours, il fait une étude de la flore tropicale aux Antilles, en Amérique Centrale et au Mexique. Il publie une première série d'études richement illustrées en 1942 et intitulée « Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba ».

La curiosité de découvrir de nouvelles choses l'anima tout au long de sa vie. En revenant d'un voyage d'exploration dans les Cantons de l'Est, le 15 juillet 1944, il se sent des bouffées de nostalgie et a subitement besoin de revoir les lieux de ses grandes vacances, Saint-Norbert d'Arthabaska, cadre de ses Récits laurentiens. Ce détour lui est fatal. Une

collision avec une autre automobile lui coûte la vie. À Kingsey Falls, on n'a pas oublié son fils le plus célèbre. Une rue porte son nom (un phénomène que l'on peut observer partout au Québec). Attait botanique, éducatif et touristique, le Parc Marie-Victorin a été construit en son honneur et inauguré le 11 août 1984. Plusieurs biographies ont été écrites à son sujet. Récemment, la cinéaste Nicole Gravel réalisait « Victorin le naturaliste », pour l'Office national du film.

Enfin, grâce au travail de l'Association des familles Kirouac, le nom civil de Conrad Kirouac est inscrit à l'été 1999, sur le monument consacré au frère Marie-Victorin au Jardin botanique de Montréal.

Avis de décès

Kérouac, Lydia Cloutier (02066): Au CHUL, le 31 mai 1999, à l'âge de 84 ans, est décédée dame Lydia Cloutier, épouse de feu monsieur Louis-Georges Kérouac. Elle demeurait à Sainte-Foy et avant à Saint-Eugène de L'Islet. Le service religieux fut célébré le 4 juin, en l'église de Saint-Eugène, suivi de l'inhumation au cimetière paroissial. Elle laisse dans le deuil ses enfants: Raymonde (Herman Harvey), Suzanne, Carmen (Roland Johnston), feu Marielle, Jean-Louis (Anne-Marie Plourde), Conrad (Suzanne St-Pierre); ses petits-enfants: Leila, Kathy, Kim, Kristine, Jean-François, Marie-Michèle, François, Marie-Ève, Caroline et Mathieu; ses arrière-petits-enfants, aussi ses frères, soeurs, beaux-frères et belles-soeurs, ainsi que les membres de la famille Kérouac: Albina (feu Jean Gamache), feu Louis-Gérard (feu Marie-Rose Cloutier).

Kirouac, France (00553): À son domicile, le 2 août 1999 à l'âge de 48 ans est décédée dame France Kirouac, fille de M. Jean-Luc Kirouac et de dame Georgette Gameau. Elle demeurait à Lévis et autrefois à St-Nicolas. Le service religieux fut célébré le 7 août, en l'église St-Thomas d'Aquin, à Sainte-Foy et de là au Parc Commémoratif La Souvenance. Elle laisse dans le deuil outre ses parents, ses enfants: Jean-Daniel et Guillaume, ainsi que leur père Paul Provencher; ses frères et sa soeur: Monique (Paul Labadie), Richard et Simon; ses neveux et nièces: Marijo, Sophie et Catherine, plusieurs oncles, tantes, cousins, cousines et de nombreux ami(e)s.

Conseil d'administration 1999-2000

Président

Clément Kirouac(00800)
32, Place Balzac
Candiac, QC.
J5R 2A7
(514) 659-2398

Vice-président

Pierre Kirouac(00321)
3194, Berthelot
Trois-Rivières
G8Z 1N6
(819) 375-4175

Vice-président

Jean-Yves Kirouac(00664)
1845 Jean Picard # 4
Laval, QC.
H7T 2K4
(514) 682-9629

Secrétaire

François Kirouac(00715)
31, Laurentienne
St.-Étienne-de-Lauzon, QC.
G6J 1H8
(418) 831-4643

Trésorier

René Kirouac(02241)
3782, Chemin St.-Louis
Ste.-Foy, QC.
G1W 1T5
(418) 653-2772

Secrétaire de réunion

Céline Kirouac(01137)
Case postale 77
Warwick, QC.
J0A 1M0
(819) 358-2566

Conseillère

Hélène Kirouac(01154)
25, Méthot # 75
Warwick, QC.
J0A 1M0
(819) 358-6256

Conseillère

Marguerite Kirouac(01152)
724, Boul. Bois-Francs sud
Victoriaville, QC.
G6P 5W5
(819) 357-2141

Responsable de la revue

Marie Kirouac(00840)
1135, Gustave Langelier
Cap- Rouge, QC.
G1Y 2J6
(418) 654-1034

Nouveaux membres

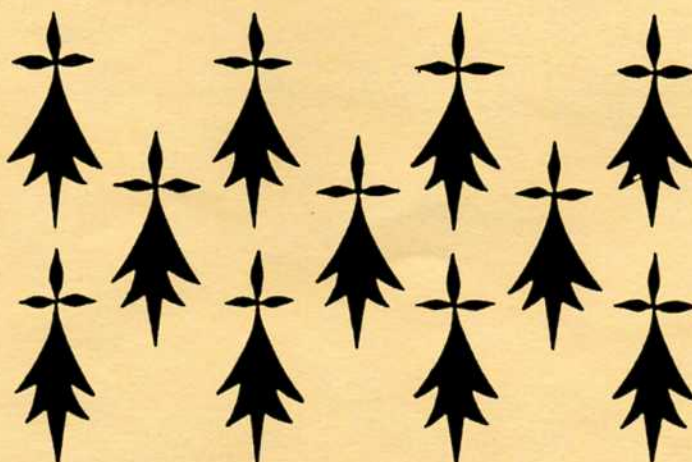
Région 2 (Montréal, Ouataouais, Abitibi)

Jean-René Kirouac, Beaconsfield (Août)

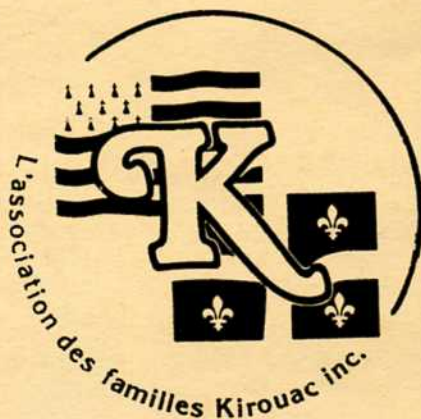
Région 4 (Estrie, Mauricie et Bois-Francs)

Léopold Marchand, Warwick (Août)
Louiselle Verville Boulanger, Warwick (Août)

Un bienvenue chaleureux de la part de tous les membres de l'Association à ces trois nouveaux membres



Le bris de Kirouac



**Membre de la Fédération des familles
souches Québécoises inc.**

Courrier de deuxième classe permis no: **94676**

Publié par: **L'Association des familles Kirouac inc.**

Édité par: **La Fédération des familles-souches
Québécoises inc. IMPRIMÉ - PRINTED PAPER**
Case Postale 6700, Sillery (Québec) G1T 2W2
Port de retour garanti.

Tirage: 300 copies.

ISSN 0833-1685

**FONDATION: 20 NOVEMBRE 1978.
INCORPORATION: 26 FÉVRIER 1986.**

www.genealogie.org/famille/kirouac/kirouac.htm



**Responsable du secrétariat
et du recrutement:
François Kirouac
31, Laurentienne
St-Etienne de Lauzon
(Québec) G6J 1H8
(418) 831-4643**